

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 11.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 17 MARS 1881

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## UNE AUTRE MAGNIFIQUE PRIME

Nous préparons en ce moment pour ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain, une magnifique gravure, une copie d'un tableau de Raphaël, représentant sainte Cécile qui chante et effleure des doigts les touches d'un orgue pendant que le ciel et la terre l'écoutent. Le ciel est représenté par un chœur d'anges et la terre par la crosse et l'épée, par tous les âges et les conditions de la vie, la jeunesse et la vieillesse, l'Eglise et l'Etat. Au pied de la sainte sont épars des instruments de musique.

Rien de plus beau. Cette gravure nous coûte cher, mais nous nous sommes décidés à faire encore une fois ce sacrifice afin de montrer notre désir de plaire à nos abonnés. Nous espérons qu'on nous en tiendra compte et qu'on va s'empresse de faire ce qu'il faut pour remplir un devoir et obtenir une prime qui vaut presque l'abonnement. A moins de publier notre journal pour rien complètement ou de payer une commission à nos abonnés pour les faire lire L'OPINION PUBLIQUE, nous ne savons pas ce que nous pouvons faire de plus.

Nous sommes sûrs, dans tous les cas, que ceux qui auront vu une fois la prime que nous offrons, voudront l'avoir à tout prix.

Nous prions nos abonnés de la ville de se préparer à recevoir la visite de notre collecteur. Il se présentera à eux avec des reçus à la main pour ceux qui paieront leur abonnement. Nous espérons que personne ne refusera de payer ce qui nous est dû et qu'on ne l'obligera pas de retourner plusieurs fois au même endroit. Nous prions nos abonnés de faire attention à ce que nous offrons à ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain.

## LES HOMMES DE 37-38

EDOUARD RODIER

Nous interrompons un instant notre récit des exécutions de 1838, pour dire un mot de Rodier, l'un des orateurs les plus populaires de cette époque tourmentée.

Rodier avait trente-deux ans en 1837; il était avocat, plein de talent et d'esprit, joli garçon, aimable, galant, gentilhomme et brave. Il était l'un des chefs et orateurs des "Fils de la liberté."

C'est lui qui parlait à la grande assemblée de la rue St-Jacques, le six novembre, lorsque les membres du *Doric Club* attaquèrent les "Fils de la liberté."

—On nous attaque, s'écria-t-il, eh bien! c'est bon, bientôt on ne nous appellera pas seulement les "Fils de la liberté," mais encore les "Fils de la victoire."

Il avait prouvé, quelques jours auparavant, qu'il était aussi brave en actions qu'en paroles.

Se trouvant, le 29 octobre, dans un hôtel avec quelques amis, quelqu'un lui dit que les sentinelles postées aux corps de gardes de la vieille prison et du coin des rues Notre-Dame et Gosford, avaient reçu ordre de ne laisser passer personne sur le trottoir.

—Il n'en sera pas ainsi, dit Rodier, je vais voir immédiatement si on osera exécuter une pareille ordonnance.

Il sortit—habillé comme tout bon patriote l'était, en étoffe du pays—et, prenant le trottoir du côté nord-ouest de la rue Notre-Dame, se mit à se promener comme si rien n'eût été. Rendu au corps de garde principal, il fut arrêté par une sentinelle; il persista à vouloir passer et, pendant la discussion qui s'engagea, la patrouille arriva. Le sergent saisit Rodier au collet et voulut le jeter dans la rue. Rodier, s'adressant à l'officier commandant, s'écria :

—Ordonnez à cet homme de me lâcher.

—Qui êtes vous? demanda l'officier.

—Je suis Edouard Rodier, membre du barreau de Montréal et du Parlement. Voici ma carte, et vous, qui êtes vous?

—Je suis, répondit l'officier, le lieutenant Ormsby, des Royaux.

—Très bien, dit Rodier, vous aurez de mes nouvelles.

Le jour suivant, M. T. S. Brown et un autre ami allaient, de la part de Rodier, offrir un cartel au lieutenant Ormsby. Celui-ci les renvoya au capitaine Mayne, du même régiment. Mayne trouva que la demande de M. Rodier était peu raisonnable, que son ami Ormsby avait cru remplir son devoir, et que ce qui était arrivé était un pur accident. M. Brown répondit que si les militaires avaient des devoirs, les citoyens, eux, avaient des droits, et qu'il fallait une satisfaction à son ami.

Le duel finit par être accepté, et on décida que la rencontre aurait lieu sur le terrain des courses de la rivière St-Pierre.

Rodier apprit avec plaisir le résultat de son défi. Il venait de se battre à Québec et n'avait fait qu'effleurer son adversaire; il assura que cette fois il ne manquerait pas son coup.

—Je ne demande qu'une chose, dit-il à M. Brown, c'est que vous placiez mon adversaire de manière à ce qu'il soit un peu plus élevé que moi.

Le lendemain matin, de bonne heure,

les duellistes et leurs témoins étaient rendus à l'endroit fixé. Après avoir mesuré le terrain, on convint de s'en rapporter au sort pour décider lequel des deux aurait le choix des places.

Le capitaine Mayne, jetant un sou en l'air, M. Brown cria : "Tête," et le sou tourna tête.

—Maintenant, dit le capitaine Mayne, voyons pour le choix des pistolets—et il jeta de nouveau le sou en l'air.

—Tête, cria M. Brown, et le sou tourna encore tête.

—Ça va bien, dit Rodier, le sort est pour moi, je suis sûr qu'il me sera fidèle jusqu'au bout.

Il était d'une humeur charmante et montrait un sang-froid admirable. Quand les deux combattants furent prêts, les témoins donnèrent le signal, et deux coups de pistolets retentirent. Ni l'un ni l'autre ne fut atteint. Pendant qu'on rechargeait les armes, le capt. Mayne fit changer de place à son ami. M. Brown protesta aussitôt contre la conduite de Mayne qui persista à dire qu'il avait raison. M. Brown dit que, suivant les règles du duel, la question était maintenant entre le capt. Mayne et lui-même.

Rodier voulait continuer le combat, mais on lui fit comprendre qu'il fallait en passer par là.

Le lendemain matin, M. Brown chargeait M. Duvernay de porter un cartel au capt. Mayne. M. Duvernay revint avec la réponse suivante :

Monsieur,

En réponse à votre défi, je vous informe que ma conduite a été approuvée par les officiers de mon régiment, et que je ne veux plus encourir aucune responsabilité dans cette affaire.

T. S. BROWN, Esq.

Je suis, monsieur,

Votre obéi sert.,

JOHN MAYNE,

Capt., régiment des Royaux.

Ainsi se termina l'affaire qui fit sensation dans le temps et augmenta la réputation de Rodier. Les patriotes furent enchantés de voir avec quel succès il avait tenu tête aux militaires, et ceux-ci furent les premiers à louer son courage et son sang-froid. Les citoyens purent, après cette affaire, circuler sur les trottoirs autant qu'ils voulaient.

Rodier n'avait ni le caractère sérieux ni l'esprit élevé et cultivé de M. Papineau, ni sa parole solennelle et imposante, mais il parlait avec beaucoup plus de verve et d'enthousiasme. Au feu sacré qui fait les orateurs, il joignait une belle imagination, une voix agréable, un geste gracieux, des manières distinguées.

Élu membre de la Chambre d'Assemblée par les électeurs du comté de l'Assomption, en 1834, il vota en faveur de 92 résolutions, pris part aux débats qu'elles soulevèrent et se montra l'un des partisans les plus avancés de la résistance. Ayant appris dans le mois de novembre, 1837, qu'il devait être arrêté et sa tête mise à prix, il quitta la ville et s'enfuit aux États-Unis.

Il vécut la plus grande partie du temps à Swanton, Burlington et Rouse's-Point, et prit part aux préparatifs qui furent faits par les réfugiés Canadiens, pendant l'hiver de 1838, pour organiser un autre soulèvement.

Il était un de ceux que lord Durham avait exclu des bénéfices de l'amnistie, mais lorsque la proclamation du célèbre

gouverneur fut annulé par le gouvernement anglais, Rodier se hâta de retourner au Canada.

Il publia alors dans les journaux une lettre qui fut considérée comme un acte de soumission et de faiblesse, et lui fit perdre en grande partie la popularité dont il jouissait parmi les patriotes.

Il se remit à l'exercice de sa profession et resta tranquille pendant les tristes événements de l'automne de 1838. L'année suivante, il mourut emporté par une maladie de vingt heures.

Sa mort fut considérée comme une perte sérieuse pour le barreau et la société dont il était l'un des ornements. Avec du travail et une vie plus réglée, il serait devenu l'un des hommes les plus distingués de notre nationalité.

En voilà encore un qui est mort avant le temps, trop jeune, dans l'intérêt du pays!

M. Rodier avait épousé une demoiselle Beaupré, de l'Assomption; il a laissé un fils, M. E. Rodier, de Montréal. L'hon. Chs. Rodier, ancien maire de Montréal, et M. Chs. S. Rodier, l'un des principaux capitalistes de Montréal, étaient ses cousins.

L.-O. DAVID.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 12 mars 1881.

On estime qu'un ouvrier ne peut se dire parfaitement au courant de sa profession qu'après l'avoir pratiquée pendant une dizaine d'années.

Vingt ans d'école et d'études classiques ne sont pas de trop pour former un bon littérateur.

Pour qu'un poète puisse composer un sonnet monosyllabique passable, il lui faut noircir autant de papier qu'une mule pourrait en porter.

Que de récitations par cœur, que de plaidoyers ne faut-il pas à l'avocat pour devenir un Mirabeau!

Et les peintres? la plupart arrivent à la couronne de cheveux blancs avant d'avoir obtenu celle de Raphaël; cependant nous voyons M. Garfield—qui n'a jamais fait d'apprentissage présidentiel—entrer délibérément à la Maison Blanche et exercer les fonctions de chef de l'Etat comme s'il n'avait jamais fait que cela toute sa vie!

Ainsi, la position la plus lucrative de tout ce continent, la plus noble, la plus illustre des professions exige moins d'apprentissage que celle de cordonnier!

Il ne s'agissait que de se trouver là et d'avoir de la chance.

Quoique notre nouveau président soit entré en fonctions un vendredi, on peut dire qu'il est né coiffé: Partir sur l'Ohio comme batelier et conduire sa barque jusqu'au Capitole, voilà qui est excessivement fort. Blondin qui traversait le Niagara sur une corde avec un Anglais sur ses épaules, n'en n'ût pas fait autant.

Il en est de même du Message qu'on a connu le même jour: on le cite comme un chef-d'œuvre. Pour un homme qui n'en avait pas l'habitude, n'est-ce pas merveilleux?

Le cabinet est des mieux composé: du premier coup il a mis la main sur un nid d'aigles.

Le premier, le plus en vue, c'est l'il-

lustre Blaine, sénateur du Maine; il est investi de l'importante fonction de secrétaire.

Le trésor a été confié à un homme de l'Ouest, à M. Windom.

Le choix de M. James pour la direction des postes sera approuvé de tous.

M. Lincoln, le seul fils survivant du feu président de ce nom, est nommé secrétaire de la guerre.

La marine est entre les mains de M. Hunt. M. Kirkwood à l'intérieur et enfin M. MacVeagh complète ce tableau en se chargeant de la justice.

C'est un cabinet de jeunes.

Le pays va juger de leurs capacités, de leur intelligence et de leur patriotisme.

De pareilles fonctions ne sont pas une sinécure; l'administration Garfield et *cie* devra faire l'impossible si elle veut expurger, extirper les germes de corruption qui existent dans toutes les branches du gouvernement.

La comédie qui va se jouer devant un auditoire composé de plus de cinquante millions d'âmes, n'en n'est encore qu'à son premier acte. Attendons la chute du rideau pour applaudir les acteurs ou les siffler.

\* \*

A propos des présidents qui s'en vont et de ceux qui viennent, une question importante vient de surgir des préoccupations du moment.

Des cœurs généreux, il paraît, ont le temps de méditer sur le sort réservé aux présidents et vice-présidents après leur passage au pouvoir.

Ces âmes sensibles sont froissées dans leur orgueil lorsqu'ils rencontrent sur leur chemin ces ex-chefs de l'Etat, dépouillés de tout prestige et obligés pour vivre de se livrer à une profession quelconque.

Certains proposent que l'Etat leur serve une pension viagère.

D'autres pensent qu'il serait préférable de former—avec ces vétérans du pouvoir—une sorte de tribunal sur le même que l'on pourrait appeler: Le Conseil des anciens.

Mais voilà qu'un journal incroyablement satirique préférerait les enfermer dans un musée où, ajoute-t-il, il y aurait *great attraction* et beaucoup de *money* à gagner.

Ils sont incroyables ces Américains. Ils font du commerce avec tout!

\* \*

Le porc de Chicago est en ce moment la bête noire du gouvernement et des savants français.

Je n'adresserai qu'une question à ces messieurs de l'Académie:

Pourquoi cet animal si vénérable fait-il si peu de victimes en Amérique?

La trichine est peut-être un parasite imaginaire; mais à coup sûr le trichincur existe. Veut-on en connaître ce nouveau vibron? C'est le marchand qui vend le porc lorsqu'il est putréfié. C'est lui seul que l'on doit proscrire.

\* \*

Pour juger d'un mot la conduite de l'Angleterre dans sa guerre dans l'Inde et dans celle qu'elle fait aux Boers et aux Basutos, je dirai que nous assistons au dégel du libéralisme anglais, au dégel de son prestige militaire et de son respect des nationalités.

De tous côtés nous entendons craquer ce vaste empire; nous assistons, par la pensée, à la débâcle générale de toutes ses parties mal soudées.

Avant la fin du siècle, toute cette masse géographique sera disloquée.

L'Irlande, après une lutte terrible, redeviendra la Verte Erin, la terre des bardes.

Les Boers, confédérés avec une dizaine d'autres peuples, se détacheront définitivement du bloc britannique.

Le Canada, cédant à une attraction invincible, profitera de ce dégel général pour se rendre tout à fait indépendant.

L'Australie fera de même. L'Inde... voyons que deviendra-t-elle?... l'Inde deviendra le siège du gouvernement anglais. C'était le rêve de Beaconsfield; le prince de Galles le réalisera!

Peut-être que ma fantaisie sur le dégel ne sera pas goûtée par tous les lecteurs de L'OPINION PUBLIQUE. Il est certain que beaucoup d'entre eux ont oublié les grandes luttes d'autrefois et le martyrologe de tant de héros. S'ils n'ont pas oublié ils ont pardonné, ce qui est exactement la même chose.

Ils ne se représentent plus la grimaçante silhouette de l'échafaud, ni non plus le bourreau qui attend sa fournée de victimes, ni les soldats anglais en habits rouges qui s'ébattaient tout autour comme un tas d'écrevisses.

Le temps a marché depuis ce temps-là. Le grand Papineau est mort; les vieilles haines sont éteintes. La date sanglante de 1837 serait bien vite effacée si l'histoire vengeresse n'en avait éternisé le souvenir: l'histoire c'est le remord des tyrans, c'est l'avant-coureur de leur châtement!

Les Boers seront sans doute écrasés par les Anglais. Les Irlandais souffriront peut-être encore longtemps de leur tyrannie..... Rien cependant n'est éternel ici-bas!

Au pôle il existe des montagnes de glace qui sont là depuis deux mille ans.

Il suffira cependant, un jour, d'un rayon de soleil pour que cette masse immense soit anéantie et absorbée par l'Océan!

Tyrannie et bloc de glace tout finira par un dégel!

\* \*

Le dernier recensement nous montre que la population des Etats-Unis est arrivée au chiffre de plus de cinquante millions. Si cet accroissement continue dans les mêmes proportions, on en comptera cent millions à la fin de ce siècle.

On remarque que ce sont surtout les villes qui ont le plus profité de ce mouvement. Grâce à ce flot de population qui monte toujours, de puissantes industries y sont nées et ont déjà considérablement prospéré. L'horlogerie, les fleurs artificielles, les plumes, la chaussure, ont quadruplé d'importance depuis 1870.

L'industrie textile de la soie en Amérique a son siège principal à Pateron, surnommé le Lyon américain.

La production totale de cette branche de commerce s'élève déjà annuellement à \$27,000,000. 18,000 personnes y sont employées et reçoivent pour ce travail \$6,000,000. Ce n'est que depuis 1840 que l'on a commencé à fabriquer de la soie; quoique déjà considérable cette industrie est appelée à un grand avenir.

ANTHONY RALPH.

## FÊTE DE FAMILLE

Le 28 du mois de février dernier, une fête joyeuse et touchante avait lieu à St-Hubert. Les petits-enfants de J.-B. Lalumière, écrivain, avaient le bonheur de se réunir auprès de leur grand-père pour le fêter. A.-N. Sicotte, son petit-fils, lut une magnifique adresse dans laquelle il remercia ce respectable vieillard des bienfaits dont il n'avait cessé de les combler, et lui exprima l'attachement et l'amour filial qu'ils auraient toujours pour lui. Un cadre, contenant la photographie du grand-père, entourée de celles de ses petits-enfants, image frappante de ce que contenait l'adresse, lui fut présentée.

M. J.-B. Lalumière eut une réponse très heureuse, et invita ses chers enfants à s'asseoir à une table surchargée des mets les plus délicieux comme savent en préparer celles qui ont l'habileté et les ressources de madame Emery Lalumière. Après le repas, une santé fut portée au héros de la fête, à laquelle M. F. Sicotte répondit avec beaucoup d'éloquence, et fit en termes brefs un retour sur le passé remémorant ainsi en mémoire les bonnes actions et les bienfaits qui font tant honneur à M. J.-B. Lalumière.

Vers minuit, des rafraîchissements furent offerts, et la fête se continua jusqu'au matin où tous se dispersèrent, emportant un bien vivace souvenir de cette belle fête.

## LECTURE DE M. LABAT A KINGSTON

M. Gaston P. Labat, de la batterie "B," a fait à Kingston devant les cadets et un auditoire distingué, une belle conférence sur la langue française. Il a fait voir que l'enseignement des langues vivantes devait à notre époque primer l'enseignement des langues mortes, qu'on devait remplacer autant que possible le grec et le latin par l'anglais, le français, l'allemand, etc. Il y a longtemps que nous exprimons cette opinion. "Que je regrette, nous disait-il y a quelques jours un homme de talent, de ne pas avoir employé à apprendre l'anglais les années que j'ai consacrées au grec et au latin."

M. Labat a aussi démontré qu'il est facile d'apprendre une langue étrangère, du moment qu'on y met l'énergie nécessaire. Voici les conseils qu'il a donnés sur ce point en terminant:

Il faut commencer par apprendre les premiers mots ou choses indispensables aux besoins de la vie; ensuite, et pour augmenter le bagage des expressions de cette langue, vous passez aux choses gaies, faciles, attrayantes. C'est-à-dire, comme pour les enfants avant de les initier à la vie des grands hommes de Plutarque, aux secrets de l'histoire de leur pays, aux beautés de la littérature de leur langue, on excite leur curiosité, on stimule leur désir d'apprendre, leur intelligence, sans les fatiguer, par les cartes de Perrault, les fables de La Fontaine, les écrits humoristiques d'Edgar Poe, les aventures comiques de Don Quichotte. En un mot, on donne à leur intelligence naissante des choses aisées, faciles et agréables à apprendre, l'esprit de l'homme étant comme un estomac, ne pouvant digérer et rapporter que des aliments appropriés à sa force. Plus tard, et graduellement, l'âge et les besoins de la vie aidant, on leur enseigne ou ils apprennent d'eux-mêmes les douces expressions de l'amour par lequel tout cœur humain commence à entrer dans la vie, les fortes et nobles expressions de la patrie, de la religion, de la littérature, de la philosophie. C'est ce qu'on devrait faire pour l'étude d'une langue nouvelle, et, pour mieux vous faire comprendre ce système, je me propose, dans cette conférence, de vous donner quelques spécimens pratiques de cette méthode: langage de l'enfant, langage du jeune homme, langage de l'homme, langage du vieillard, car, vous le savez, nous avons chacun un langage assujéti à notre âge, à nos sentiments, à nos besoins, à nos passions. Le comprendrez-vous?... Oui, j'en ai la certitude, car nous procéderons comme pour la musique: d'abord la gamme, ensuite les accords, et enfin le chant. Vous me comprendrez d'autant mieux, je crois, que les morceaux que j'ai choisis comme exemples représentent tous les sentiments qui s'expriment de la même manière dans n'importe quelle langue: la gaieté par le rire, la douleur par les larmes, l'affection par l'amour, l'héroïsme par le patriotisme, le dévouement par le sacrifice. Devant cet exposé, j'ai la certitude que vos intelligences me devineront si elles ne me comprennent pas, car dans le langage, la voix, l'expression de la figure, l'action, le geste, font comprendre quel est le sentiment qu'on exprime, comme le mouvement des lèvres fait comprendre au muet ce qu'on lui dit. Or, dès qu'on saisit le sentiment qu'on entend exprimer, on est sur la piste de la chose exprimée. C'est ce qui explique en ce moment l'enthousiasme frénétique que manifestent les Américains pour cette sublime artiste française, madame Sarah Bernhardt, que beaucoup ne comprennent que par les merveilleux accents de sa voix, de son cœur et de son âme, tous sentiments, comme je vous le disais tout à l'heure, se reproduisant de la même manière dans n'importe quelle langue. Aussi, regretté-je, messieurs, de ne point posséder en ce moment le talent artistique de cette charmeuse, car un homme, aurait-il tout le talent oratoire de Bossuet, ne vaudrait jamais, pour l'enseignement d'une langue, le charme puissant et les qualités exquises d'une femme, surtout quand cette femme se nomme Sarah Bernhardt!...

En effet, quel est donc celui d'entre

vous qui dirait en riant cette parole philosophique: *To be or not to be*. Naturellement, ce mot qui vient de l'âme, donne à la voix, à la figure, à l'œil, à tout l'individu, une expression philosophique—permettez-moi le mot—qui fait comprendre à ceux qui vous l'entendent prononcer que ce mot vient de l'âme. Vous ne direz pas non plus en riant:

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête. Le logis était propre, humble, paisible, honnête: On voyait un rameau béni sur un portrait; Une vieille grand-mère était là qui pleurait.

Par contre, vous ne direz pas avec le sérieux d'un prophète annonçant la fin du monde cette variante du testament de Rabelais: "Je n'ai rien, je dois beaucoup, je laisse le reste à mes héritiers et à mes créanciers."

Cela uniquement pour vous rappeler, mesdames et messieurs, que ceux qui ne connaissent pas une langue et qui désirent l'apprendre, l'apprendront sûrement et facilement, sans fatigue, d'une manière infaillible, par le système que je viens de vous soumettre, système qui s'imposera de lui-même par les relations amicales et commerciales qui unissent aujourd'hui l'Angleterre et le Canada à la France.

## MORT DU CZAR

Les nihilistes ont enfin réussi à tuer le Czar de Russie. Comme cet empereur passait, dimanche dernier, dans l'une des rues de Saint-Petersbourg, une bombe fut lancée dans la voiture; une explosion terrible eut lieu. La voiture vola en éclats, les chevaux furent renversés, les vitres des chassis à une grande distance furent brisées. L'empereur et le grand duc Michel réussirent cependant à se relever et essayèrent de fuir, mais une autre bombe fut lancée près d'eux, le Czar eut une jambe arrachée complètement du corps et reçut plusieurs autres blessures dont il mourut quelques heures plus tard.

Le grand duc Michel fut aussi sérieusement blessé.

Inutile de dire que dans le monde entier cet événement a produit une profonde sensation.

## NOS GRAVURES

On appelle haciendas, au Chili, de grandes plantations comprenant souvent plusieurs milliers d'acres de terre et appartenant à de riches propriétaires qui vivent généralement dans les villes et laissent l'exploitation de leurs biens à un intendant appelé Capitaz.

Une de nos gravures représente les voitures d'hiver dont on se servait autrefois à la Rivière-Rouge. Les voitures d'aujourd'hui sont plus élégantes, mais moins confortables.

Environ 800 personnes ont pris part au grand carnaval qui a eu lieu le dix-huit de février dernier, au rond à patiner Victoria. Les costumes étaient des plus variés, le coup d'œil féérique.

Comme quoi il ne faut pas juger du poids des gens par l'apparence.

Nelson.—Je croyais bien pourtant que j'étais le plus pesant des deux.

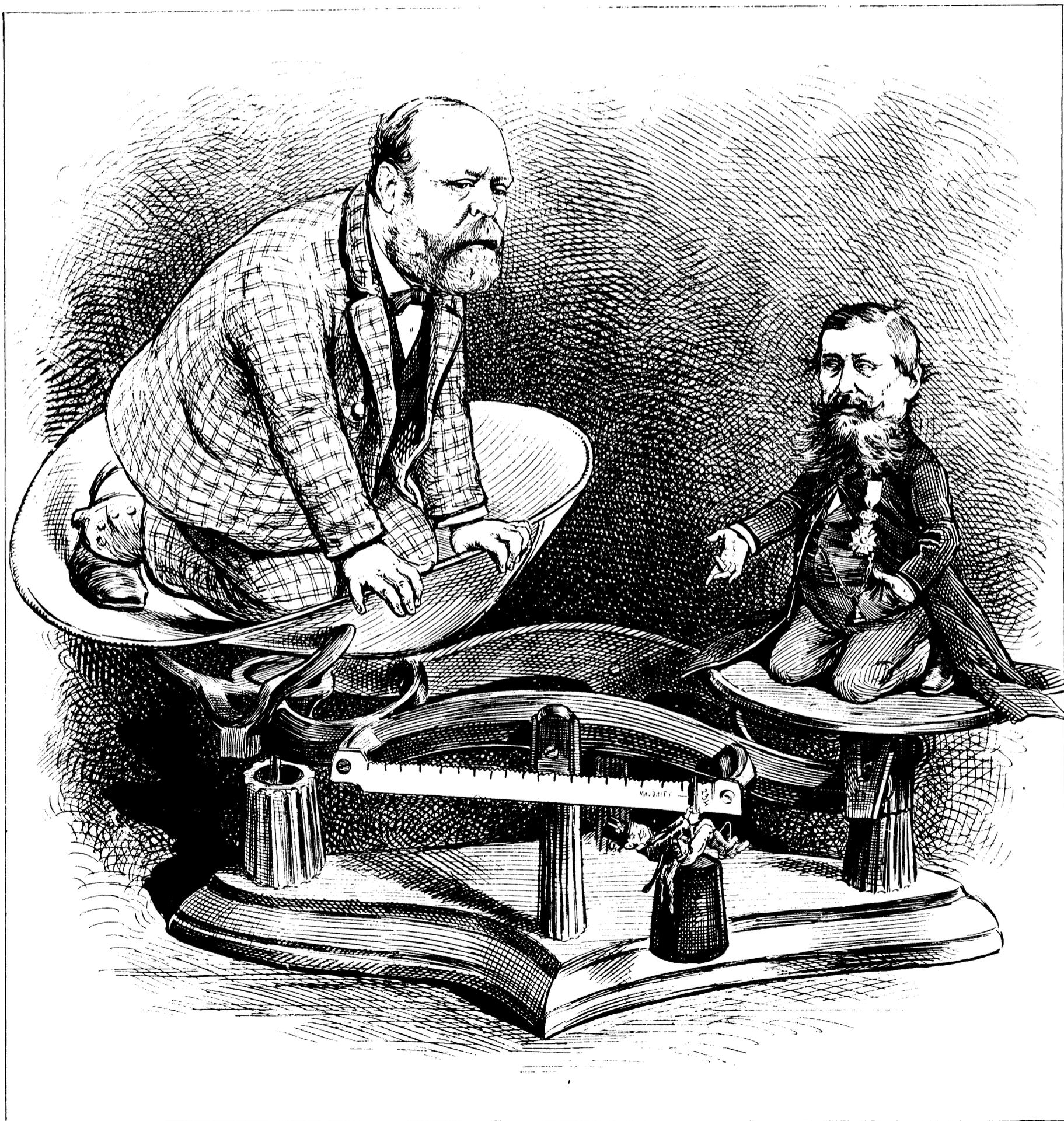
Beaudry.—Oui, mais regarde ce poids de 234 livres.

S'il y a de nos abonnés qui ne tiennent pas à conserver complète la série de L'OPINION PUBLIQUE, il nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le No. 43, 1878.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



PROMENADE EN HIVER A LA RIVIERE ROUGE



COMME QUOI IL NE FAUT PAS JUGER DU POIDS D'APRES L'APPARENCE

## A. M. A.-N. MONTPETIT

SONNET

On vous voit, le printemps, assis seul au rivage,  
Le regard sur les flots, sondant l'immensité ;  
On vous voit cheminer, dans les jours de l'été,  
Sous les arbres touffus de la forêt sauvage.

Vous aimez à franchir le torrent indompté,  
A vous pencher au bord du gouffre qui fait rage,  
A gravir les hauts pics perdus dans le nuage,  
A suivre dans le val un sentier écarté ;

Car dans l'isolement, dans l'immense retraite,  
Votre esprit de penseur, votre âme de poète,  
S'ouvre plus largement à ses rêves aimés ;

Et voilà ce qui fait qu'en ouvrant votre livre,  
On respire un parfum qui soudain nous enivre  
Comme l'âcre senteur des grands bois embaumés !

W. CHAPMAN.

## Le nouveau Président des États-Unis et son ministère

On ne parle depuis quelque temps aux États-Unis qu' de l'inauguration de M. Garfield et de son ministère.

Voici les hommes dont il s'est entouré : Secrétaire d'Etat, M. Blaine ; Secrétaire du trésor, M. Windom ; Attorney général, M. MacVeagh ; Maître-général des postes, M. James ; Secrétaire de l'intérieur, M. Kirkwood ; Secrétaire de la guerre, M. Lincoln ; Secrétaire de la marine, M. Hunt.

Le *Courrier des États-Unis* apprécie comme suit le nouveau cabinet : " Dans son ensemble, ce cabinet ne représente pas une grande valeur politique. Il constitue évidemment la plus faible administration qui ait été instituée par aucun président depuis la guerre. " Nous ne pouvons, dit le *Herald*, l'appeler un cabinet capable— beaucoup moins capable, assurément, que celui de M. Hayes. Il est considérablement au-dessous des cabinets de Lincoln, qui comptaient dans leur sein les Seward, les Chase, les Cameron, les Bates, les Blair et les Stanton ; et très au-dessous aussi des cabinets de Grant, qui a pris ses conseillers parmi les hommes tels que Fish, Washburne, Hoar, Cameron le jeune, Boutwell, Morrill et Tait." En fait, la nouvelle administration ne renferme que deux hommes éminents par des mérites reconnus et s'imposant par une influence personnelle justement acquise. Ces deux hommes sont M. Blaine, titulaire du département d'Etat, et M. James, nommé directeur général des postes ; un troisième, M. Robert Lincoln, représente une grande idée, et sa nomination peut être acceptée comme un pur hommage à une grande mémoire. Mais ces trois figures ôtéés, il ne reste que des médailles sans relief, qui pourraient être indifféremment changées de place sans qu'il y parût. M. Blaine était, avec le général Grant, le candidat à la présidence le plus en vue, et tous deux se disputaient " la timbale " avec des chances égales, quand survint un troisième... prétendant qui attrapa le gros lot. M. Garfield, en prenant M. Blaine pour ministre, a imité M. Lincoln, qui avait pris pour le même poste son rival le plus près, M. Seward. M. Blaine est d'ailleurs un homme de premier plan. C'est le champion le plus brillant, le plus ardent et aussi le plus entraîné du parti républicain. Comme homme d'Etat, il a des qualités d'un ordre supérieur. Nul mieux que lui ne connaît les hommes et les choses de la politique de son pays. Comme tacticien parlementaire, il n'a point de supérieur ; comme polémiste, il n'a peut-être pas d'égal ; comme leader, il domine sans conteste ; à côté de cela, il a les défauts de ses qualités, plus même. Il est passionné dans ses entraînements, ce qui lui fait parfois dépasser le but ; il est cruel à froid envers ses adversaires, ce qui lui crée des hostilités irréconciliables ; il est dédaigneux et impérieux envers ses coreligionnaires, ce qui fait qu'il a des partisans et point d'amis. La résultante est un homme fort dans la politique d'action ; reste à savoir ce qu'il sera dans la politique étrangère, en laquelle matière il n'a notoirement que de médiocres notions et point du tout d'expérience.

" La seule figure du cabinet à laquelle on puisse à tous égards appliquer l'expression consacrée : *The right man in the right place*, est M. James, qui était directeur de la poste de New-York, et qui passe à la direction générale des postes. C'est justice et c'est une bonne politique, car, bien que M. James appartienne franchement au parti républicain, sa nomination sera cordialement et énergiquement approuvée par tout le monde. M. James a rendu des services immenses au commerce ; sa gestion de la poste de New-York a été un modèle d'administration, au point de vue de la régularité des services et de l'honorabilité. New-York le regrettera sincèrement ; mais il n'y a pas de doute qu'il n'apporte les mêmes qualités, la même intelligence, le même zèle et la même intégrité dans la sphère plus large où il est appelé, et le pays tout entier se réjouira de voir un homme de ce mérite et de cette expérience à la tête de l'une des branches les plus importantes de l'administration publique.

" Enfin tout le monde saluera son entrée dans la carrière publique le fils d'Abraham Lincoln, l'un des présidents des États-Unis qui ont laissé la mémoire la plus pure et la plus respectée. M. Rob. Lincoln est jeune pour la position qu'il va occuper. Il a quarante ans à peine. Gradué de l'école de droit de l'université Harvard, il a pris une place élevée au barreau de Chicago. Il a la réputation de l'un des jeunes avocats les plus brillants et les plus éclairés de sa génération. Avec ses avantages personnels et le prestige du nom dont il est l'héritier, rien ne l'empêchera d'aspirer aux plus hautes destinées."

## FETE PATRONALE DE L'UNION SAINT-JOSEPH

L'Union Saint-Joseph de cette ville, célébrera sa fête patronale samedi, le 19 courant, par une procession qui partira de la salle St-Joseph à 8 a. m., passera par les rues Ste-Catherine et Maisonneuve, à l'église Ste-Brigide, où une messe solennelle sera chantée à 10 heures.

Après le service divin, la procession se reformera et passera par les rues Dorchester, Visitation, Ste-Marie, Notre-Dame, St-Laurent, Ste-Catherine, à la salle St-Joseph où elle se dispersera.

L'Union Saint-Joseph a été fondée en mars 1851, il y a trente ans, et tout le monde connaît le bien immense que cette société fait parmi ses membres. Elle a donné, durant ces 30 ans, pour au-delà de \$100,000 de secours à ces membres, à leurs veuves et à leurs orphelins.

Les concerts que l'Union Saint-Joseph donne tous les ans ont toujours été bien encouragés par le public, et cette année, nous espérons que tous nos compatriotes se rendront en foule au théâtre.

Les amis de la Société qui demeurent sur les rues où passera la procession, sont priés d'orner leurs résidences pour rehausser l'éclat de cette belle fête canadienne française.

Le soir, l'Union Saint-Joseph terminera sa fête par une soirée dramatique et musicale, qui aura lieu au Théâtre Royal, en faveur des orphelins de la Société, avec le bienveillant concours des amateurs du Cercle Jacques-Cartier, qui joueront le célèbre drame en un prologue, 3 actes et 3 tableaux : *La Prophétie ou le Secret du Rocher Noir*. Dans les entr'actes, le corps de musique de la Cité, sous la direction de M. E. Lavigne, et le corps de musique de l'Harmonie de Montréal, sous la direction de M. E. Hardy, joueront chacun un des meilleurs morceaux de leur répertoire.

Pour autres informations voir les programmes.

## PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste,  
646, rue Ste-Catherine, Montréal.

## A NOS ABONNÉS DE LA CAMPAGNE

L'agent général de L'OPINION PUBLIQUE, M. Edmond Stevens, parcourt en ce moment les paroisses des comtés de St-Hyacinthe, Arthabaska, Yamaska, Nicolet et Richelieu, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que M. Stevens visitera voudront bien lui donner tous les renseignements et l'aide qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Nous comptons aussi que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

M. Stevens visitera aussi : Actonville, Roxton Falls, Richmond, Sherbooke, Danville et Kingsey Falls.

## ÇA ET LA

Notre commerce de bestiaux avec la Grande-Bretagne s'est accru dans de larges proportions depuis un an. Le rapport du ministre de l'Agriculture constate que pour l'année 1880, le nombre total de bestiaux exportés du Canada s'est élevé à 59,905, soit une augmentation de 25,896 sur l'exportation de 1879.

\* \*

Le *Quotidien*, de Lévis, dit que la petite vérole fait de terribles ravages à la Baie des Ha ! Ha ! Au-delà de cent trente personnes sont atteintes de l'affreuse maladie et dix-huit ou vingt ont déjà succombé. Les pauvres gens de la localité où le fléau règne en maître ne connaissent pas le traitement qui convient à ces malades. Les médecins n'osent pas les visiter.

\* \*

A une assemblée de la Société Saint-Jean-Baptiste de Toronto, les messieurs suivants furent élus officiers : Président, H. LaForce ; Vice-président, J. Falardeau ; Secrétaire, Charles Levasseur ; Trésorier, A. LaHaie ; Commissaire-ordonnateur, O. Dubruil ; Bureau de direction, A. LaForce, M. Dufresne et J. Zablakie.

Tous les journaux sont priés de reproduire.

\* \*

M. I.-A. Beauvais s'est transporté, la semaine dernière, du No. 190 aux Nos. 186 et 188 de la rue St-Joseph, dans les magnifiques magasins construits par M. Rodier. M. Beauvais aura à l'avenir le plus beau et le plus grand magasin de hardes qu'il y ait à Montréal. M. Beauvais fait le commerce à l'anglaise et à l'américaine, il annonce beaucoup et le fait avec intelligence. C'est certainement le marchand canadien-français qui annonce le plus. Il ne s'en repent pas et son succès constate l'efficacité de son système. Nous sommes heureux de voir que dans le commerce de mercerie ou de hardes il occupe la première place à Montréal. Il y a quinze ans, M. Beauvais était un pauvre petit commis, il a fait du chemin depuis ce temps-là, mais aussi il a travaillé, il a déployé une activité extraordinaire.

M. Beauvais n'a rien négligé pour rendre son établissement aussi complet et parfait que possible.

Des appartements qui, en réalité, sont de véritables salons, ont été réservés pour les messieurs et les dames qui veulent essayer les habillements qu'ils achètent ou qu'ils ont fait faire sur commande.

M. Beauvais a engagé un coupeur de New-York, et il est prêt à garantir tout ouvrage qui sortira de son établissement. Tout se fait sous les ordres de cet employé.

Il y a dans le magasin les départements de la mercerie et des chapeaux, des étoffes et tissus et des confectios.

Entre un Bordelais et un Marseillais :

—Viens-tu à la messe de minuit ?

—Non, ça finit trop tard.

—C'est égal ; je ne suis pas fâché de voir ça, moi. Tu as été à la messe de minuit, toi ?

—Moi ! plus de deux cents fois.

## LA FAMILLE QUI RIT

Une correspondance de Frenchtown, New-Jersey, dit qu'en face de cette ville, de l'autre côté de la rivière Delaware, habite une famille de fermiers dont tous les membres sont atteints d'une singulière affection. Ce sont des rieurs chroniques, en conséquence d'une disposition particulière de certains muscles de la bouche et du cou qui provoquent chez eux à certains intervalles une hilarité aussi bruyante qu'involontaire. Il y a une dizaine d'années que cette maladie s'est manifestée chez le père pour la première fois. Au milieu du dîner, subitement, sans cause apparente, il est parti d'un éclat de rire prolongé. A toutes les questions de ses commensaux stupéfaits il ne pouvait répondre qu'en riant plus fort, et ses fils, supposant qu'il avait une attaque d'hystérie, lui donnèrent de grands coups de poing dans le dos. Ce remède ne produisant pas d'effet, on appela un médecin.

L'Esculape rural ne parvint pas à arrêter la série des éclats de rire, qui se succédaient presque sans interruption, et il partit très vexé, en déclarant que ce devait être quelque maladie nerveuse sans précédent et contre laquelle la science médicale était impuissante. Au coucher du soleil, le fermier cessa soudain de rire et tomba épuisé. Cependant, ses forces revinrent vite, il soupa de bon appétit, se coucha et s'endormit comme d'habitude, mais vers les deux heures du matin les éclats de rire recommencèrent pour ne s'arrêter qu'à 7 heures. Les jours et les nuits d'après, les accès reprirent régulièrement ; il s'y habitua vite, et depuis cette époque on peut le voir vaquer à ses travaux habituels, labourer, ensemençer, etc., tout en riant comme un bossu. Les accès, quoique se produisant en général aux mêmes heures, arrivent parfois au moment le plus imprévu. C'est ainsi qu'un dimanche, pendant le sermon, le fermier éclata d'un rire sonore, immodéré et communicatif, auquel toute la congrégation ne tarda pas à participer. Le clergyman lui-même, dont cet incident avait d'abord détruit " l'équilibre," après quelques vaines tentatives pour obtenir le silence et ressaisir le fil de son discours, se mit à bouffer à s'en tenir les côtes.

Pendant près de deux ans, le fermier fut le seul de sa famille à souffrir de l'étrange maladie, quoique ses fils et ses filles eussent à faire de grands efforts pour s'empêcher de faire chorus avec lui. Mais ensuite tous sont devenus successivement sujets à la même affection, à commencer par la fille aînée, Susie. C'est le fils aîné, Charles, qui a résisté plus longtemps à la contagion. Il partit de son premier éclat de rire, un beau jour, en présence d'une jeune fille dont il venait de demander la main. Elle fut tellement effrayée qu'elle s'enfuit en pleurant, et elle n'a jamais consenti depuis à revoir celui qu'elle avait considéré un instant comme son fiancé.

Plusieurs médecins éminents ont visité et continuent à visiter cette famille singulière, mais aucun des remèdes qui ont été tentés n'a produit de résultat perceptible. Les accès ont lieu presque toujours simultanément et quand on voit l'un de ces malheureux éclater de rire on peut être certain qu'en moins d'une demi-minute ils riront tous à gorge déployée. Ces fréquentes crises d'hilarité ont eu à la longue des effets très marqués sur les traits de leurs visages. La tension de la peau a creusé de nombreuses rides sous les yeux ; les bouches se sont élargies, et même à l'état de repos elles ne peuvent pas se fermer entièrement, les pupilles se sont contractées et les prunelles sont devenues plus petites. Enfin toutes et tous, quel que soit leur sexe, ont exactement le même son de voix, les mêmes intonations, les mêmes inflexions rappelant la voix de contralto.

Un homme ayant été condamné à être pendu, sa femme fut allée lui faire visite, et lui dit :  
—Mon cher, aimerais-tu que les enfants te vissent exécuter ?  
—Non, répondit-il.  
—C'est toujours toi, dit-elle, tu ne veux jamais que les enfants aient un moment de plaisir.

## LE PÈRE MOUTON

Il y avait dans mon village un type bien curieux qu'on appelait le père Mouton.

C'était un petit vieillard, emmanché de grands bras et courbé comme l'arche d'un pont.

Quand il marchait colimaçoné sur son bâton de houx, on aurait dit qu'il allait ramasser ses pieds avec ses mains.

Sa physionomie était très douce; un sourire étrange errait perpétuellement sur ses lèvres flétries, et quand il relevait sa tête branlante il vous regardait avec de grands yeux bleus, les plus beaux du monde.

Son front n'était qu'une ride, ses joues n'avaient que la peau, une peau jaune et terne comme un vieux parchemin du temps de saint Louis.

Le père Mouton aimait beaucoup trois choses: se couronner de fleurs, apostropher les étoiles et sauter à la corde.

Les fleurs se laissaient cueillir, les étoiles ne répondaient pas, mais la corde, entravant ses pieds engourdis, le faisait invariablement trébucher dans la poussière sans égard pour ses cheveux blancs.

Le vieillard cultivait encore une autre distraction: c'était d'ôter poliment son chapeau devant les chênes et les peupliers qui avaient l'air de lui rendre son salut les jours qu'il faisait du vent.

Il avait deux genres d'amis: les oiseaux du ciel et les enfants du bourg. Une pie boiteuse le suivait toujours et quand il arrivait sur la place du village, c'était une trombe de pierrots fondant sur ses épaules, sur ses bras, sur ses mains, en décrivant autour de sa tête comme une mouvante auréole.

C'était de la pure sympathie, car le père Mouton ne leur donnait presque jamais rien; on aurait dit plutôt, tant il était pauvre que les moineaux allaient lui faire la charité.

Le père Mouton était fou; mais on ne vit jamais un être plus inoffensif. Tout le monde le secourait et l'aimait. Sa vue, disait-on, portait bonheur et les habitants du village le chargeaient de petites corvées pour avoir le droit de glisser une obole dans cette main qui ne s'était jamais tendue.

J'ai dit qu'il aimait beaucoup les enfants: sa folie consistait à se croire un enfant lui-même. On le rencontrait toujours au milieu de la marmaille, se mêlant à ses jeux, à ses rondes, à ses espiègleries, tirant la langue au notaire, faisant des pieds-de-nez à l'horloge du clocher, chevauchant quoique mauvais cavalier sur son bâton de houx, fidèlement accompagné de son amie, la pie boiteuse.

D'autres fois, il se parlait tout haut, envoyait des baisers aux hirondelles, faisait des confidences aux violettes ou bien racontait aux cailloux de la route des histoires sans suite et sans fin.

La douce folie de ce bon vieillard avait une touchante origine.

Il y a bien des années, le père Mouton, déjà veuf, perdit d'une façon terrible sa petite Augustine, son unique enfant.

C'était un dimanche soir, après vêpres. Comme les habitants sortaient de l'église, on entendit des mugissements terribles et l'on vit un taureau énorme, les yeux sanglants, la bouche chargée d'écume, se précipiter, les cornes menaçantes et la tête baissée, au milieu du village. Tout le monde se cache ou s'enfuit, tout le monde a disparu; les portes se ferment, la place est vide. Mais tout à coup des cris déchirants partent de toutes les fenêtres.

Le taureau vient de se jeter sur un enfant, la perche de ses cornes, l'enlève et, toujours bondissant, furieux, la promène autour de la place déserte.

Voyez vous la malheureuse enfant évanouie, tenant comme par miracle à la corne du taureau?

Enfin l'enfant tombe et le taureau la foule à ses pieds, rougissant d'un flot de sang sa petite robe blanche...

Un instant après, deux coups de feu partis de la lucarne d'une maison abattaient le monstre qui tombait comme une

masse à côté du cadavre de la petite Augustine.

Le père Mouton était aux champs; il apparut juste au moment où l'horrible drame venait de s'accomplir.

La foule consternée l'entoure; mais que lui dire et comment le consoler? Il s'élança vers son enfant, la prend dans ses bras et l'emporte comme s'il voulait la soustraire à la mort, elle qui n'était plus qu'un cadavre.

Il la couvre de baisers, il l'appelle, encore comme s'il pouvait être entendu: "Augustine, ma chère Augustine, voyons! réponds-moi, écoute-moi; c'est ton père qui est là, qui te tient, qui t'appelle; réponds-moi, mon Augustine chérie."

Augustine était morte. Tout à coup le malheureux père se dresse de toute la hauteur de sa taille, les yeux hagards, les lèvres frémissantes, et il s'écrie: "Mon enfant est morte! Tenez! voyez-vous son âme qui s'envole sous la forme d'une hirondelle?..."

Une hirondelle en effet traversa au même instant le ciel bleu.

Le père Mouton était fou. Rien, dit-on, n'égalait la beauté merveilleuse d'Augustine. Après trente ans, on en parlait encore dans le village; tous ceux qui la connurent l'avaient aimée, l'avaient pleurée.

Un jour sa tante, la vieille Jeanne, trouva dans un tiroir de son armoire un portrait d'Augustine et le montra aux enfants du village, qui restèrent saisis de tant de grâce et de beauté.

Le père Mouton resta fou: son deuil, à lui, ce fut la perte de la raison. Il ne parlait jamais de sa chère défunte. On eût dit qu'il l'avait oubliée. Mais il se fit le protecteur et l'ami de toutes les petites filles du voisinage, comme si dans chaque enfant il voyait revivre son enfant.

Il était doux aux petits garçons, mais il avait une préférence marquée pour les petites filles qui, sans doute, lui rappelaient mieux sa chère Augustine.

J'ai dit que le pauvre fou se croyait lui-même un enfant. Il se donnait des noms de femme, s'appelait tantôt Mathilde ou Julie, tantôt Rose ou Blanche, Louise, Antoine. Il s'affublait gravement d'une collerette, passait à son cou un ruban, et paraît son chapeau de tous les bluts qu'il trouvait le long de sa route.

C'était pitié de le voir se mêler aux rondes enfantines qu'il suivait en trébuchant, ou jouer, au pied d'un arbre, avec une poupée manchotte ou décapitée, qu'une enfant compatissante lui avait abandonnée.

Parfois il allait à l'école, où l'institutrice l'accueillait toujours avec une douceur maternelle. Il récitait le *Loup et l'Agneau* d'une voix chevrotante, et sa tête blanchie dépassait de deux pieds les têtes blondes des enfants.

Il suivait avec une gravité comique les leçons du catéchisme et vous confiait très sérieusement qu'il allait faire sa première communion.

—J'aurai, disait-il, un beau voile blanc et un cierge tout enrubané.

Les enfants entraînaient chez le père Mouton comme des pigeons dans un colombier. Quoique très pauvre, il avait toujours des pommes ou des noix à leur donner.

Ils passaient par la porte, par la fenêtre, par le jardin, et trottaient dans sa petite chambre comme une volée de pierrots.

Loui, il ouvrait sa grande main osseuse et aspergeait toute cette marmaille d'amanthes et de noisettes que les enfants se disputaient entre eux en criant comme de petits damnés.

C'était un soir de Noël; deux petites filles avaient été porter de la galette à leur ami, le vieux mendiant.

Selon son habitude, le père Mouton, accroupi auprès d'un feu de racines, parlait tout haut:

—Certes! disait-il, le petit Noël ne m'oubliera pas. Il aurait grand tort, du reste, car je suis une petite fille bien docile et bien sage.

"Je suis sûre d'avoir le prix de sagesse à Pâques.

"Voyons! que va donc me donner le

petit Noël cette année? un polichinelle? une poupée? un couteau? une quenouille d'érable ou un bel étui à fleurs bleues pour mettre mes aiguilles? Je le saurai demain."

Et le vieillard, le front rayonnant, un sourire enfantin sur les lèvres, ôta doucement son sabot et le posa délicatement dans un coin de la cheminée.

—C'est fait! dit-il en sautillant comme une bergeronnette. A demain!

Et il se coucha, murmura un *Ave*, puis s'endormit.

Une idée traversa tout à coup l'esprit des petites filles qui avaient tout entendu, tout observé, sans être vues.

Elles s'en allèrent trouver la vieille Jeanne et lui demandèrent le portrait de la petite Augustine. Il s'agissait de le montrer à l'une de leurs amies arrivée le soir même d'un village voisin.

Jeanne donna le portrait et les petites filles le portèrent aussitôt dans le sabot du père Mouton dont la porte n'était pas plus difficile à ouvrir que la main.

C'était un gracieux tableau, je vous assure, que celui de ces deux enfants marchant sur la pointe des pieds, joyeuses, émues, retenant leur haleine dans la crainte d'être entendues, tournant leur charmante tête, à chaque pas, vers le lit où dormait le vieux fou.....

Le lendemain, au point du jour, les deux enfants, suivies de leurs compagnes, frappèrent joyeusement à la porte du mendiant:

—Eh! père Mouton, ouvrez-nous! Voyons, êtes-vous levé? Regardez comme la neige est belle! Les cloches résonnent et chantent dans le clocher. C'est aujourd'hui Noël!

—Je le sais, dit le vieillard en ouvrant la porte. Mais je ne sais pourquoi vous m'appellez le père Mouton. Je me nomme Julie; j'ai huit ans et des cheveux blonds. Comme nous allons nous amuser, mes amis! Tenez, voulez-vous que nous dansions la capucine?

—Plus tard! plus tard! répondirent les enfants; c'est aujourd'hui Noël. Vous n'avez donc pas mis votre sabot dans la cheminée?

—Ma foi si! répondit le fou. Et nous allons voir ce que le petit Noël m'a apporté cette nuit.

—Voyons! voyons! répétèrent les enfants en entourant le foyer.

Le vieillard se pencha sur la cendre, prit le sabot, retira le portrait, le regarda, jeta un cri et s'évanouit.

Appelés par les enfants, les voisins accoururent et trouvèrent le pauvre fou étendu sur le sol, tenant dans ses mains crispées le portrait de sa petite Augustine.

Quand sa crise fut passée, il se souleva lentement et promena autour de lui un regard tranquille et doux.

Puis il raconta qu'en voyant le portrait d'Augustine il avait ressenti comme un horrible craquement dans sa pauvre tête.

—Il m'a semblé, dit-il, qu'un voile épais se déchirait et que mes yeux étaient aveuglés de rayons.

"Je me croyais une petite fille, ajouta-t-il avec un triste sourire; mais j'ai bien changé depuis hier, j'ai soixante-dix ans et mes cheveux sont plus blancs que la neige des chemins."

Le vieillard n'était plus fou et les enfants du village prétendirent que le *petit Noël* avait apporté dans le sabot du vieux fou la raison qu'il avait perdu depuis plus de trente ans.

FULBERT DUMONTEIL.

## Guérison de la Consomption

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple remède végétal pour la guérison inflexible et permanente de la Consomption, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette recette, exempte de frais, en français, allemand et anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la poste une étampe, nommant ce papier.

W. W. SHEARER,

149, Power's Block, Rochester, N. Y.

## PRÉCEPTES DE POLITESSE

DE L'ÉTIQUETTE

1. L'étiquette existe plus ou moins dans les salons, mais s'applique à des choses plus ou moins justes. C'est à vous d'étudier ces choses, et de vous y conformer.

2. Dans une première visite, il vaut mieux pécher par trop peu d'étiquette; cela vous donnera le temps d'étudier la dose et de vous conformer à l'usage de la maison.

3. L'étiquette n'est ni de la raideur ni de la froideur, mais de la prudence.

4. Elle consiste non-seulement dans la décence du costume, la gravité du maintien et la discrétion dans la conversation, mais encore dans l'observation stricte de toutes les règles de la politesse, des convenances et du bon ton.

5. Evitez surtout de tomber dans les excès de cérémonie ridicules qui constituaient autrefois ce qu'on appelait *les belles manières*.

## BALLON PERDU

Le 15 février, un sieur Mennen, habitant Eindhoven (Hollande) trouvait en se promenant dans son jardin, une lettre lésée avec du sable et qui contenait les lignes suivantes, signées des noms de deux aéronautes français:

"En hâte. Publier

"15/2/81. Ballon l'Agile.

"Passé le 52<sup>e</sup> degré du nord, désespérons de voir jamais la France, à cause des vents enragés qui nous poussent en avant. De là cette note qui doit informer en cas de perte.

"JULES GÉRARD,

"FRANÇOIS JAMIN."

Plusieurs semaines se sont écoulées, et l'on est sans nouvelles du ballon l'Agile.

On rappelle, à ce propos, la mort du matelot Price et du piqueur des ponts et chaussées Lemoine, partis de Paris en ballon pendant le siège. Price et Lemoine avaient, comme Gérard et Jamin, jeté un suprême adieu à la terre pour jamais perdue. On retrouva près de Cherbourg, un matin d'hiver de 1870, le dernier billet de Lemoine. Le ballon passa au-dessus de Painbœuf, emporté par l'ouragan. Le matelot prit soin de jeter ses ballots de dépêches au moment où il se sentait entraîné vers la mer, c'est-à-dire vers la mort. Le ballon, délesté, fit un bond énorme et les pêcheurs de la côte le virent bientôt se perdre au loin dans l'Océan sur l'horizon. Le matelot était perdu, mais il avait rempli sa mission.

De tout temps, les aéronautes ont eu coutume de semer sur leur passage des notes datées et indiquant les heures où sont consignés les incidents du voyage. C'est par une note de ce genre qu'on apprit à la Société française de navigation aérienne la mort de Sivel, de Crocé Spinelli et le tragique voyage aérien de Gaston Tissandier.

Un seul espoir reste à l'endroit des aéronautes de l'Agile, c'est que leur ballon ait pu résister à l'orage et le porter au-delà des mers, sur une terre quelconque.

Il y a un précédent, celui du lieutenant de vaisseau Roullet, qui, parti de Paris à la nuit, pendant le siège, se trouva le lendemain en Norvège après une course d'une rapidité folle.

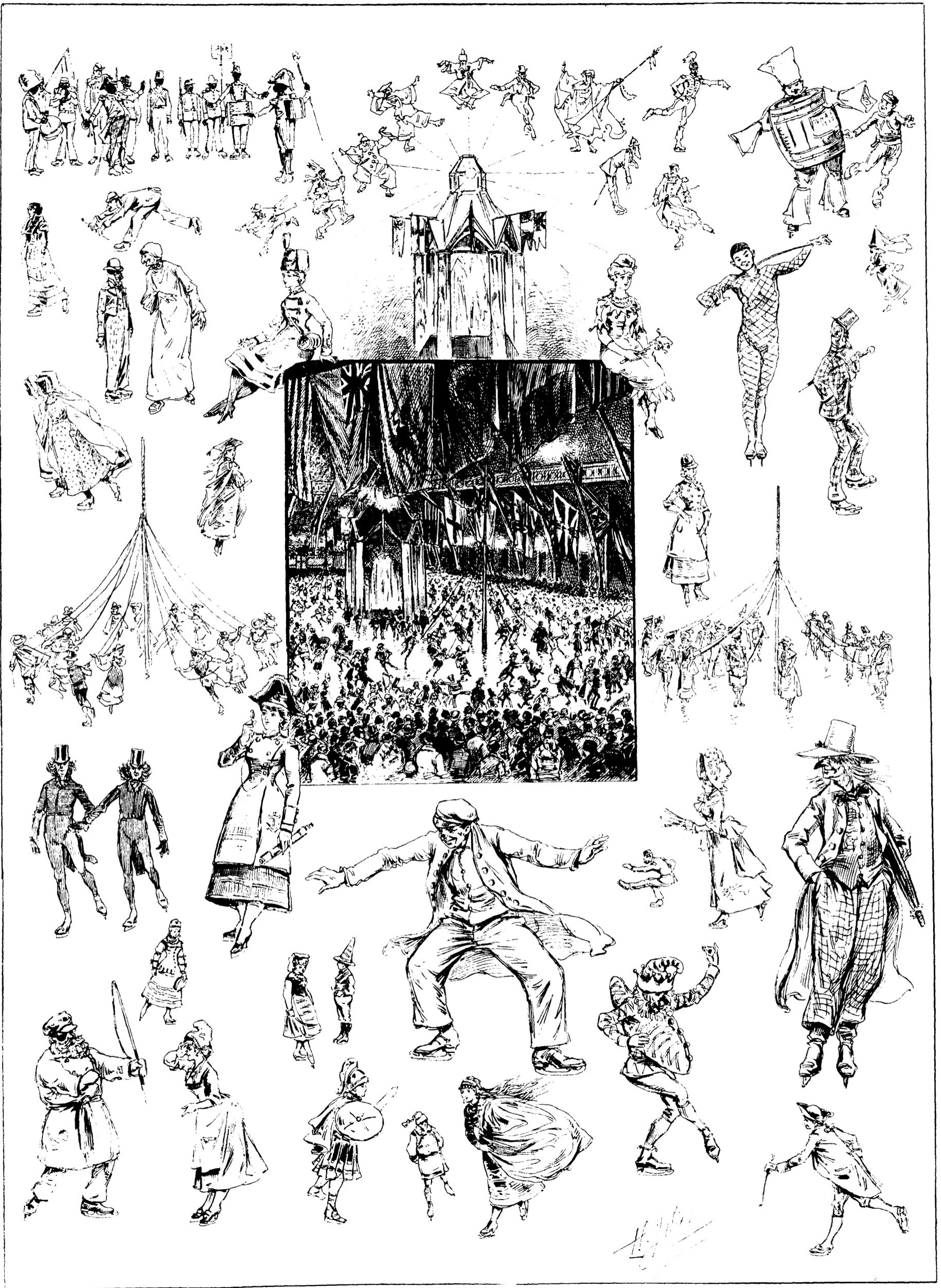
Ceci se passait dans une église du village.

Un missionnaire était venu prêcher la Passion et tout le monde fondait en larmes, à l'exception d'une seule personne.

—Comment! lui dit un des assistants, outré, vous ne pleurez pas?

—Non... moi je ne suis pas de la paroisse.

—MM. Sénécal, Frechon et Cie., marchands d'ornements d'église, viennent d'acheter l'importante et ancienne maison Coutu et Cie. M. L.-H. Coutu se retire des affaires, mais la maison continuera comme par le passé. MM. Sénécal, Frechon et Cie., transportant tout leur fond de magasin à l'ancienne place d'affaire de MM. Coutu et Cie. Nul doute que les deux stocks réunis formeront le plus bel assortiment qui se soit encore vu dans cette importante branche de commerce.



GRAND BAL COSTUMÉ AU ROND À FATINER VICTORIA, MONTRÉAL

**LONGFELLOW**

Le célèbre poète américain, Henry Wadsworth Longfellow, est né le 27 février 1807, à Portland, dans l'état du Maine. Il fit ses études au collège Bowdoin, à Brunswick, et y prit ses grades. Il s'était signalé par une si brillante intelligence que, malgré sa jeunesse, on lui offrit la chaire de littérature moderne au collège où il avait été élève, avec le privilège de résider quelques années en Europe, pour se préparer dignement à ses nouvelles fonctions.

En 1835, déjà connu par son roman intitulé : *Outremer*, il fut appelé à remplacer Ticknor dans sa chaire de langues modernes à Cambridge, la première des universités américaines. Il se remit à voyager et visita l'Europe septentrionale pour étudier les langues et les littératures de ces contrées. Depuis son retour à Cambridge, il ne quitta sa chaire qu'en 1843, pour faire un court voyage en Angleterre et en France. Il résigna ses fonctions en 1854 et vécut depuis lors dans la retraite. Il en sortit en 1869, pour venir encore une fois visiter l'Europe; il passa en France et reçut en

Angleterre le plus brillant accueil. Le grade honoraire de docteur en droit lui fut décerné par l'Université d'Oxford. L'influence du monde européen se fait sentir dans tous les ouvrages de M. Longfellow, et surtout dans l'épopée-idyllé :

ral à Washington. Le cabinet de travail de M. Longfellow est le même que celui de l'illustre libérateur.

R. BRYON.



ÉTATS-UNIS. — MAISON DU POÈTE LONGFELLOW DANS LE MASSACHUSETTS.

*Évangéline*. Sa composition est dramatique, son style est pittoresque, ses vers sont harmonieux et sonores. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français.

La maison habitée par M. Longfellow, et dont nous donnons la vue, est située à environ un demi-mille à l'est des bâtiments de l'Université de Cambridge; elle est entourée de huit ou dix acres de prairies et de jardins. L'habitation a sa façade au midi, en face de la rivière Charles qui se jette dans la baie de Massachusetts. C'est une maison de bois d'environ cinquante pieds d'étendue sur chaque face, composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, avec une large véranda de chaque côté. La construction remonte à la première moitié du siècle dernier. Elle appartenait à un royaliste; confisquée lors de la guerre d'indépendance des États-Unis, elle fut, après la bataille de Bunker's Hill, assignée comme quartier général



UN CAPATAZ



HACIENDA D'UN CAPATAZ



BRIDGE OF CAL-I-CAMEL

# UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

## CHAPITRE IV

### LES MAUVAIS CHEMINS DE L'ANGOLA

En ce moment, le petit Jack s'éveilla et passa ses bras au cou de sa mère. Son œil était meilleur. La fièvre n'était pas revenue.

— Tu vas mieux, mon chéri ? demanda Mrs. Weldon en pressant l'enfant malade sur son cœur.

— Oui, mère, répondit Jack, mais j'ai un peu soif.

On ne put donner à l'enfant que de l'eau fraîche, dont il but quelques gorgées avec plaisir.

— Et mon ami Dick ? demanda-t-il.

— Me voici, Jack, répondit Dick Sand, qui vint prendre la main du jeune enfant.

— Et mon ami Hercule ?...

— Présent, Hercule, monsieur Jack, répondit le géant en approchant sa bonne figure.

— Et le cheval ? demanda le petit Jack.

— Le cheval ? Parti, monsieur Jack, répondit Hercule. Maintenant, c'est moi le cheval ! C'est moi qui vous porte. Est-ce que vous trouvez que j'ai le trôt trop dur ?

— Non, répondit le petit Jack, mais je n'ai plus de bride à tenir ?

— Oh ! vous me mettez un mors, si vous voulez, dit Hercule en ouvrant sa large bouche, et vous pourrez tirer dessus tant que cela vous fera plaisir !

— Tu sais bien que je ne tirerai presque pas ?

— Bon ! vous auriez tort ! J'ai la bouche bien dure !

— Mais la ferme de M. Harris ?... demanda encore une fois le petit garçon.

— Nous y arriverons bientôt, mon Jack, répondit Mrs. Weldon... Oui... bientôt !

— Voulez-vous que nous repartions ? dit alors Dick Sand, pour couper court à cette conversation.

— Oui, Dick, en route ! répondit Mrs. Weldon.

Le campement fut levé et la marche reprise dans le même ordre. Il fallut passer à travers le taillis, afin de ne point abandonner le cours de la rivolette. Il y avait eu là quelques sentiers, autrefois, mais ces sentiers étaient "morts", suivant l'expression indigène, c'est-à-dire que ronces et broussailles les avaient envahis. On dut faire un mille dans ces pénibles conditions et y employer trois heures. Les noirs travaillaient sans relâche. Hercule, après avoir remis le petit Jack entre les bras de Nan, prit sa part de la besogne, et quelle part ! Il poussait des "hans", vigoureux en faisant tourner sa hache, et une trouée se faisait devant lui comme s'il eût été un feu dévorant.

Heureusement, ce fatigant travail ne devait pas durer. Ce premier mille franchi, on vit une large trouée, pratiquée à travers le taillis, qui aboutissait obliquement à la rivolette et en suivait la berge. C'était une passée d'éléphants, et ces animaux, par centaines sans doute, avaient l'habitude de redescendre cette partie de la forêt. De grands trous, faits par les pieds des énormes pachydermes, criblaient un sol détrempé à l'époque des pluies et dont la nature spongieuse se prêtait à ces larges empreintes.

Il parut bientôt que cette passée ne servait pas seulement à ces gigantesques animaux. Des êtres humains avaient plus d'une fois pris cette route, mais comme l'aurait suivie des troupeaux brutalement conduits vers l'abattoir. Ça et là, des ossements jonchaient le sol, des restes de squelettes à demi rongés par les fauves, et dont quelques-uns portaient encore les entraves de l'esclave !

Il y a, dans l'Afrique centrale, de longs chemins, ainsi jalonnés par des débris humains. Des centaines de milles sont parcourus par des caravanes, et combien de malheureux tombent en route sous le fouet des agents, tués par les fatigues ou les privations, décimés par la maladie ! Combien encore, massacrés par les traitants eux-mêmes, lorsque les vivres viennent à manquer !

— Qui ! quand on ne peut plus les nourrir, on les tue à coups de fusils, à coups de sabres, à coups de couteaux, et ces massacres ne sont pas rares !

Ainsi donc, des caravanes d'esclaves avaient suivi ce chemin. Pendant un mille, Dick Sand et ses compagnons heurtèrent à chaque pas ces ossements épars, mettant en fuite d'énormes engoulevants, qui d'un vol pesant s'élevaient à leur approche et tournoyaient dans l'air.

Mrs. Weldon regardait sans voir. Dick Sand tremblait qu'elle ne vint à l'interroger, car il conservait l'espoir de la ramener à la côte sans lui dire que la trahison d'Harris les avaient égarés dans une province africaine. Heureusement, Mrs. Weldon ne s'expliquait pas ce qu'elle avait sous les yeux. Elle avait voulu reprendre son enfant, et le petit Jack, endormi, absorbait toute sa pensée. Nan marchait près d'elle, et ni l'une ni l'autre ne firent au jeune novice les terribles questions qu'il redoutait. Le vieux Tom, lui, allait les yeux baissés. Il ne comprenait que trop pourquoi cette trouée était bordée d'ossements humains.

Ses compagnons regardaient à droite et à gauche, d'un air surpris, comme s'ils eussent traversé un interminable cimetière, dont un cataclysme aurait bouleversé les tombes, mais ils passaient en silence.

Cependant, le lit de la rivolette se creusait et s'élargissait à la fois. Son cours était moins torrentueux. Dick Sand espérait qu'il deviendrait bientôt navigable ou qu'il se jetterait avant peu dans quelque rivière plus importante, tribunaire de l'Atlantique.

Suivre à tout prix ce cours d'eau, c'est à quoi le jeune novice était bien décidée. Aussi n'hésita-t-il pas à abandonner cette tronée, lorsque, remontant par une ligne oblique, elle s'éloigna de la rivolette.

La petite troupe s'aventura donc encore une fois à travers l'épais taillis. On marcha à la hache, au milieu des lianes et des buissons inextricablement enchevêtrés. Mais, si ces végétaux obstruaient le sol, ce n'était plus l'épaisse forêt qui confinait au littoral. Les arbres se faisaient rares. De larges gerbes de bambous se dressaient seulement au-dessus des herbes, si hautes qu'Hercule lui-même ne les dominait pas de la tête. Le passage de la petite troupe n'eût été révélé que par l'agitation de ces tiges.

Ce jour-là, vers trois heures après-midi, la nature du terrain se modifia absolument. C'étaient de longues plaines qui devaient être entièrement inondées dans la saison des pluies. Le sol, plus marécageux, se tapissait d'épaisses mousses surmontées de charmantes fougères. Venait-il à se relever par quelque tumescence à pente roide, on voyait apparaître l'hématite brune, derniers affluents, sans doute, de quelque riche gisement de minerais.

Dick Sand se souvint alors, et fort à propos, de ce qu'il avait lu des voyages de Livingstone. Plus d'une fois, l'audacieux docteur faillit rester dans ces marécages, très perdus au pied.

— Faites attention, mes amis, dit-il, en prenant les devants. Epreuvez le sol avant de marcher dessus.

— En effet, répondit Tom, on dirait que ces terrains ont été détrempés par la pluie, et cependant, il n'a pas plu pendant ces derniers jours.

— Non, répondit Bat, mais l'orage n'est pas loin !

— Raison de plus, répondit Dick Sand, pour nous hâter de franchir ce marécage avant qu'il n'éclate ! — Hercule, reprenez le petit Jack dans vos bras. Bat, Austin, tenez-vous prêt de mistress Weldon, de manière à pouvoir la soutenir au besoin. — Vous, M. Bénédicte... Eh bien ! que faites-vous donc, M. Bénédicte ?... — Je tombe !... répondit simplement cousin Bénédicte, qui venait de disparaître, comme si quelque trappe se fût subitement ouverte sous ses pieds.

En effet, le pauvre homme s'était aventuré sur une sorte de fondrière et avait disparu jusqu'à mi-corps dans une boue tenace. On lui tendit la main, et il se releva couvert de vase, mais très satisfait de n'avoir point endommagé sa précieuse boîte d'entomologiste. Actéon se plaça près de lui, et eut pour fonction de prévenir toute nouvelle chute du malencontreux myope.

D'ailleurs, cousin Bénédicte avait assez mal choisi cette fondrière pour s'y enfoncer. Lorsqu'on le retira de ce sol boueux, une grande quantité de bulles monta à la surface, et en crevant, elles laissèrent échapper des gaz d'une odeur suffocante. Livingstone, qui eut quelque fois de cette vase jusqu'à la poitrine, comparait ces terrains à un ensemble d'énormes éponges faites d'une terre noire et poreuse, d'où le pied faisait jaillir de nombreux filets d'eau. Ces passages étaient toujours fort dangereux.

Pendant l'espace d'un demi-mille, Dick Sand et ses compagnons durent marcher sur ce sol spongieux. Il devint même si mauvais que Mrs. Weldon fut obligée de s'arrêter, car elle enfonçait jusqu'à mi-jambe dans la fondrière. Hercule, Bat, et Austin, voulant lui épargner plus encore les désagréments que la fatigue d'un passage à travers cette plaine marécageuse, firent une litière de bambous sur laquelle elle consentit à prendre place. Son petit Jack fut placé dans ses bras, et l'on s'occupa de traverser au plus vite ce marécage pestilenciel.

Les difficultés furent grandes. Actéon tenait vigoureusement cousin Bénédicte. Tom aidait Nan qui, sans lui, eût plusieurs fois disparu dans quelques crevasses. Les trois autres noirs portaient la litière. En tête, Dick Sand sondait le terrain. Le choix de l'emplacement où mettre le pied ne se faisait pas sans peine. Il fallait marcher de préférence sur les rebords, que recouvrait une herbe épaisse et coriace ; mais souvent le point d'appui manquait, et l'on enfonçait jusqu'au genou dans la vase.

Enfin, vers cinq heures du soir, le marécage ayant été franchi, le sol reprit une dureté suffisante, grâce à sa nature argileuse ; mais on le sentait humide dans les dessous. Très évidemment, ces terrains se trouvaient placés en contre-

bas des rivières voisines, et l'eau courait à travers leurs pores.

En ce moment, la chaleur était devenue accablante. Elle eût même été insupportable, si d'épais nuages orageux ne se fussent interposés entre les rayons brûlants et le sol. Des éclairs lointains commençaient à déchirer la nue, et de sourds roulements de tonnerre grondaient dans les profondeurs du ciel. Une formidable orage allait éclater.

Or, ces cataclysmes sont terribles en Afrique : pluies torrentielles, rafales auxquelles ne résistent pas les arbres les plus solides, foudroiements coup sur coup, telle est la lutte des éléments sous cette latitude. Dick Sand le savait bien, et il devint extrêmement inquiet. On ne pouvait passer la nuit sans abri. La plaine risquait d'être inondée, et elle ne présentait pas un seul ressaut sur lequel il fût possible de chercher refuge !

Mais l'abri, où le chercherait-on dans ce bas-fond désert, sans un arbre, sans un buisson ? Les entrailles mêmes du sol ne l'auraient pas donné. A deux pieds de la surface, on eût trouvé l'eau.

Cependant, vers le nord, une série de collines peu élevées semblaient limiter la plaine marécageuse. C'était comme le bord de cette dépression du terrain. Quelques arbres s'y prolaient sur une dernière zone plus claire, que les nuages ménageaient à la ligne d'horizon.

Là, si l'abri manquait encore, la petite troupe, du moins, ne risquerait plus d'être prise dans une inondation possible. Là était peut-être le salut de tous.

— En avant, mes amis, en avant ! répétait Dick Sand. Trois milles encore, et nous serons plus en sûreté que dans les bas-fonds.

— Hardi ! hardi ! criaient Hercule.

Le brave noir eût voulu prendre tout ce monde dans ses bras et le porter à lui seul.

Ces paroles enflammaient ces hommes courageux, et malgré les fatigues d'une journée de marche, ils s'avançaient plus vite alors qu'ils ne l'avaient fait au commencement de l'étape.

Quand l'orage éclata, le but à atteindre se trouvait à plus de deux milles encore. Toutefois — ce qui était le plus à craindre — la pluie n'accompagna pas les premiers éclairs qui furent échangés entre le sol et les nuages électriques. L'obscurité devint presque complète alors, bien que le soleil n'eût pas disparu derrière l'horizon. Mais le dôme des vapeurs s'abaissait peu à peu, comme s'il eût menacé de s'effondrer — effondrement qui devait se résoudre en une pluie torrentielle. Des éclairs, rouges ou bleus, le crevaient en mille endroits et enveloppaient la plaine d'un inextricable réseau de feux.

Vingt fois, Dick et ses compagnons coururent le risque d'être foudroyés. Sur ce plateau, dépourvu d'arbres, ils formaient les seuls points saillants qui pussent attirer les décharges électriques. Jack, réveillé par les fracas du tonnerre, se cachait dans les bras d'Hercule. Il avait bien peur, le pauvre petit, mais il ne voulait pas le laisser voir à sa mère, dans la crainte de l'affliger davantage. Hercule, tout en marchant à grands pas, le consolait de son mieux.

— N'ayez pas peur, petit Jack, lui répétait-il. Si le tonnerre nous approche, je le casserai en deux, d'une seule main ! Je suis plus fort que lui !

Et vraiment, la force du géant rassurait bien un peu le petit Jack !

Cependant, la pluie ne pouvait tarder à tomber, et alors, ce seraient des torrents que verseraient ces nuages en se condensant. Que deviendraient Mrs. Weldon et ses compagnons, s'ils ne trouvaient pas un abri ?

Dick Sand s'arrêta un instant près du vieux Tom.

— Que faire ? dit-il.

— Continuer notre marche, monsieur Dick, répondit Tom. Nous ne pouvons rester sur cette plaine, que la pluie va transformer en marécage !

— Non, Tom, non ! mais un abri ! Où ? Lequel ? Ne fût-ce qu'une hutte !... — Dick Sand avait brusquement interrompu sa phrase. Un éclair, plus blanc, venait d'illuminer la plaine tout entière.

— Qu'ai-je vu, là à un quart de mille ?... s'écria Dick Sand.

— Oui, moi aussi, j'ai vu !... répondit le vieux Tom en secouant la tête.

— Un camp, n'est-ce pas !

— Oui... monsieur Dick... ce doit être un camp... mais un camp d'indigènes !... — UN NOUVEL ÉCLAIR PERMIT D'OBSERVER plus nettement ce camp, qui occupait une partie de l'immense plaine.

Là, en effet, se dressaient une centaine de tentes coniques, symétriquement rangées et mesurant de six à quinze pieds de hauteur. Pas un soldat ne se montrait d'ailleurs. Étaient-ils donc enfermés sous leurs tentes, afin de laisser passer l'orage, ou le camp était-il abandonné ? Dans le premier cas, Dick Sand, quelles que fussent les menaces du ciel, devait fuir au plus vite. Dans le second, là était peut-être l'abri qu'il demandait.

— Je le saurai ! se dit-il.

Puis, s'adressant au vieux Tom :

— Restez ici, ajouta-t-il. Que personne ne me suive ! J'irai reconnaître ce camp.

— Laissez l'un de nous vous accompagner, monsieur Dick.

— Non, Tom. J'irai seul ! Je n'ai pas approcher sans être vu. Restez.

La petite troupe, que précédaient Tom et Dick Sand, fit halte. Le jeune novice se détacha aussitôt et disparut au milieu de l'obscurité, qui était profonde lorsque les éclairs ne déchiraient pas la nue.

Quelques grosses gouttes de pluie commençaient déjà à tomber.

— Qu'y a-t-il ! demanda Mrs. Weldon, qui s'approcha du vieux noir.

— Nous avons aperçu un camp, mistress Weldon, répondit Tom, un camp... ou peut-être un village, et notre capitaine a voulu aller le reconnaître avant de nous y conduire !

Mrs. Weldon se contenta de cette réponse.

Trois minutes après, Dick Sand était de retour.

— Venez ! Venez ! cria-t-il d'une voix qui exprimait tout son contentement.

— Le camp est abandonné ? demanda Tom.

— Ce n'est pas un camp ! répondit le jeune novice, ce n'est pas une bourgade ! ce sont des fourmilères !

— Des fourmilères ! s'écria cousin Bénédicte, que ce mot mit en éveil.

— Oui, monsieur Bénédicte, mais des fourmilères hautes de douze pieds au moins, et dans lesquelles nous essayerons de nous blottir !

— Mais alors, répondit cousin Bénédicte, ce seraient les fourmilères du termitte belliqueux ou du termitte dévorant ! Il n'y a que ces insectes de génie qui élèvent de tels monuments, que ne désavoueraient pas les plus grands architectes !

— Que ce soient des termites ou non, monsieur Bénédicte, répondit Dick Sand, il faut les déloger et prendre leur place.

— Ils nous dévoreront ! Ils seront dans leur droit !

— En route, en route... — Mais, attendez donc ! dit encore cousin Bénédicte. Je croyais que ces fourmilères-là n'existaient qu'en Afrique !... — En route ! cria une dernière fois Dick Sand avec une sorte de violence, tant il craignait que Mrs. Weldon n'eût entendu le dernier mot prononcé par l'entomologiste.

On suivit Dick Sand en toute hâte. Un vent furieux s'était levé. De grosses gouttes crépitaient sur le sol. Dans quelques instants, les rafales deviendraient insupportables.

Bientôt, un de ces cônes qui hérissaient la plaine fut atteint, et quelque menaçants que fussent les termites, il ne fallait point hésiter, si l'on ne pouvait les en chasser, à partager leur demeure.

Au bas de ce cône, fait d'une sorte d'argile rougeâtre, se creusait un trou fort étroit, qu'Hercule élargit avec son couteau en quelques instants, de manière à livrer passage même à un homme tel que lui.

À l'extrême surprise du cousin Bénédicte, pas un seul des milliers de termites qui auraient dû occuper la fourmière ne se montra. Le cône était-il donc abandonné ?

Le trou agrandi, DICK ET SES COMPAGNONS S'Y GLISSÈRENT, et Hercule disparut le dernier, au moment où la pluie tombait avec une telle rage, qu'elle semblait éteindre les éclairs.

Mais il n'y avait plus rien à craindre de ces rafales. Un heureux hasard avait fourni à la petite troupe cet abri solide, meilleur qu'une tente, meilleur qu'une hutte d'indigène.

C'était un de ces cônes de termites, qui, suivant la comparaison du lieutenant Cameron, sont, pour avoir été bâtis par de si petits insectes, plus étonnants que les pyramides d'Égypte, élevées par la main de l'homme.

— C'est, dit-il, comme si un peuple avait bâti le mont Everest, l'une des plus hautes montagnes de la chaîne de l'Himalaya.

## CHAPITRE V

### LEÇON SUR LES FOURMIS DANS UNE FOURMILIÈRE

En ce moment, l'orage éclatait avec une violence inconnue aux latitudes tempérées.

C'était providentiel que Dick Sand et ses compagnons eussent trouvé ce refuge !

En effet, la pluie ne tombait pas en gouttes distinctes, mais par filets d'eau d'épaisseur variable. C'était, quelquefois, une masse compacte et faisant nappes, comme une cataracte, un Niagara. Qu'on se figure un bassin aérien, contenant toute une mer, et se renversant d'un coup subit. Sous de tels épanchements, le sol se ravine, les plaines se changent en lacs, les ruisseaux en torrents, les rivières débordées inondent de vastes territoires. C'est que, contrairement à ce qui arrive dans les zones tempérées où la violence des orages est en raison inverse de leur durée, en Afrique, si forts qu'ils soient, ils continuent pendant des journées entières. Comment tant d'électricité peut-elle s'être emmagasinée dans les nuages ? comment tant de vapeurs ont-elles pu s'accumuler ? c'est ce qu'il est difficile de comprendre. Il en est ainsi, pourtant, et l'on peut se croire transporté aux époques extraordinaires de la période diluvienne.

Heureusement, la fourmière, très épaisse de parois, était parfaitement imperméable. Une hutte de castors, de terre bien battue, n'eût pas été plus étanche. Un torrent aurait passé dessus, sans qu'une seule goutte d'eau eût filtré à travers ses pores.

Dès que Dick Sand et ses compagnons eurent pris possession du cône, ils s'occupèrent d'en reconnaître la disposition intérieure. La lanterne fut allumée, et la fourmière s'éclaira d'une lumière suffisante. Ce cône, qui mesurait douze pieds de hauteur au dedans, avait onze pieds de large, sauf à sa partie supérieure, qui s'arrondissait en forme de pain de sucre. Partout, l'épaisseur des parois était d'un pied environ, et un vide existait entre les étages de cellules qui les tapissaient.

Que l'on s'étonne de la construction de pareils monuments, dus à l'industrieuse pha-

langes d'insectes, il n'est pas moins vrai qu'il s'en trouve fréquemment à l'intérieur de l'Afrique. Un voyageur hollandais du siècle dernier, Smeathman, a pu occuper avec quatre de ses compagnons le sommet de l'un de ces cônes. Dans le Loundé, Livingstone a observé plusieurs de ces fourmillères, bâties en argile rouge, dont la hauteur atteignait quinze ou vingt pieds. Le lieutenant Cameron a maintes fois pris pour un camp ces agglomérations de cônes qui hérissaient la plaine, dans le N'yangwé. Il s'est même arrêté au pied de véritables édifices, non plus de vingt pieds, mais de quarante et de cinquante, énormes cônes arrondis, flanqués de clochetons comme le dôme d'une cathédrale, tels qu'en possède l'Afrique méridionale.

—A quelle espèce de fourmi était donc due l'édification prodigieuse de ces fourmillères ?

—Au terme belliqueux, avait sans hésité répondu cousin Bénédicte, dès qu'il eut reconnu la nature des matériaux employés à leur construction.

Et, en effet, les parois, ainsi qu'on l'a dit, étaient faites d'argile rougeâtre. Si elles eussent été formées d'une terre d'alluvion grise ou noire, il aurait fallu les attribuer à "termes mordax" ou au "termes atrox." On le voit, ces insectes ont des noms peu rassurants, qui ne pouvaient plaire qu'à un entomologiste renforcé, tel qu'était cousin Bénédicte.

La partie centrale du cône, dans laquelle la petite troupe avait d'abord trouvé place et qui formait le vide intérieur, n'eût pas suffi à la contenir ; mais de larges cavités superposées faisant autant de cases dans lesquelles une personne de moyenne taille pouvait se blottir. Que l'on imagine une succession de tiroirs ouverts, au fond de ces tiroirs des millions d'alvéoles qu'avaient occupées les termites, et l'on se figurera aisément la disposition intérieure de la fourmière. En somme, ces tiroirs s'étagaient comme les cadres d'une cabine de bâtiment, et ce fut dans les cadres supérieurs que Mrs. Weldon, le petit Jack, Nan et cousin Bénédicte purent se réfugier. A l'étage au-dessous se blottirent Austin, Bat, Actéon. Quand à Dick Sand, Tom et Hercule, ils restèrent à la partie inférieure du cône.

—Mes amis, dit alors le jeune novice aux deux noirs, le sol commence à s'imprégner. Il faut donc le remblayer en faisant ébouler l'argile de la base ; mais prenons garde à ne pas obstruer le trou par lequel pénètre l'air extérieur. Il ne faut pas risquer d'étouffer dans cette fourmière !

—Ce n'est qu'une nuit à passer, répondit le vieux Tom.

—Eh bien, tâchons qu'elle nous repose de tant de fatigues ! Voici, depuis dix jours, la première fois que nous n'aurons pas dormi en plein air !

—Dix jours ! répéta Tom.

—D'ailleurs, ajouta Dick Sand, puisque ce cône forme un solide abri, peut-être conviendrait-il d'y demeurer vingt-quatre heures. Pendant ce temps, j'irai reconnaître le cours d'eau que nous cherchons et qui ne peut être éloigné. Je pense même que, jusqu'au moment où nous aurons construit un radeau, mieux vaudra ne pas quitter cet abri. L'orage ne saurait nous y atteindre. Faisons-nous donc un sel plus résistant et plus sec.

Les ordres de Dick Sand furent aussitôt exécutés. Hercule fit ébouler avec sa hache le premier étage d'alvéoles, qui se composait d'argile assez friable. Il exhaussa ainsi d'un bon pied la partie intérieure du terrain marécageux sur lequel reposait la fourmière, et Dick Sand s'assura que l'air pouvait librement pénétrer à l'intérieur du cône à travers l'orifice percé à sa base.

C'était, certes, une heureuse circonstance que la fourmière eût été abandonnée par les termites. Avec quelques milliers de ces fourmis, elle eût été inhabitable. Mais avait-elle été évacuée depuis longtemps, ou ces voraces névroptères venaient-ils seulement de la quitter ? Il n'était pas superflu de se poser cette question.

Cousin Bénédicte se l'était posée tout d'abord, tant il était surpris d'un tel abandon, et il fut bientôt convaincu que l'émigration avait été récente.

En effet, il ne tarda pas à redescendre à la partie inférieure du cône, et là, éclairé par la lanterne, il se mit à fureter les coins les plus secrets de la fourmière. Il découvrit ainsi ce qu'il appela le "magasin général" des termites, c'est-à-dire l'endroit où ces industrieux insectes entassaient les provisions de la colonie.

C'était une cavité creusée dans la paroi, non loin de la cellule royale, que le travail d'Hercule avait fait disparaître, en même temps que les cellules destinées aux jeunes larves.

Dans ce magasin, cousin Bénédicte recueillit une certaine quantité de parcelles de gomme et de sucs de plantes à peine solidifiés, — ce qui prouvait que les termites les avaient nouvellement apportés du dehors.

—Eh bien non, s'écria-t-il, non ! comme s'il eût répondu à quelque contradiction qui lui eût été faite. Non ! cette fourmière n'a pas été abandonnée depuis longtemps !

—Qui vous dit le contraire, M. Bénédicte ? répondit Dick Sand. Récemment ou non, l'important pour nous est que les termites l'aient quittée, puisque nous devons y prendre leur place !

—L'important, répondit cousin Bénédicte, serait de savoir pour quelles raisons ils l'ont quittée ! Hier, ce matin même, ces sagaces névroptères l'habitaient encore, puisque voilà des sucs liquides, et ce soir...

—Mais qu'en voulez-vous conclure, monsieur Bénédicte ? demanda Dick Sand.

—Qu'un pressentiment secret a dû les inviter à abandonner la fourmière. Non-seulement aucun de ces termites n'est resté dans resté dans

les cellules, mais ils ont poussé le soin jusqu'à emporter les jeunes larves dont je ne puis trouver une seule ! Eh bien, je répète que tout cela ne s'est pas fait sans motif, et que ces perspicaces insectes prévoient quelque danger prochain !

—Ils prévoient que nous allons envahir leur demeure ! répondit Hercule en riant.

—Vraiment ? répliqua cousin Bénédicte, que cette réponse du brave noir choqua sensiblement. Vous croyez-vous donc si vigoureux que vous soyez un danger pour ces courageux insectes ? Quelques milliers de ces névroptères auraient vite fait de vous réduire à l'état de squelette, s'ils vous rencontraient mort sur leur chemin !

—Mort, sans doute ! répondit Hercule, qui ne voulait pas se rendre ; mais vivant, j'en écraserai bien des masses !

—Vous en écraserez cent mille, cinq cent mille, un million ! répliqua cousin Bénédicte en s'animant, mais non pas un milliard, et un milliard vous dévorerait, vivant ou mort, jusqu'à la dernière parcelle !

Pendant cette discussion, qui était moins oiseuse qu'on eût pu le croire, Dick Sand réfléchissait à cette observation qu'avait faite cousin Bénédicte. Nul doute que le savant ne connût assez les mœurs des termites pour ne point se tromper. S'il affirmait qu'un secret instinct les avait avertis de quitter récemment la fourmière, c'est qu'en vérité il y avait peut-être péril à y demeurer.

Cependant, comme il ne pouvait être question d'abandonner cet abri au moment où l'orage se déchaînait avec une intensité sans égale. Dick Sand ne chercha pas davantage l'explication de ce qui paraissait être assez inexplicable, et il se contenta de répondre :

—Eh bien, monsieur Bénédicte, si les termites ont laissé leurs provisions dans cette fourmière, n'oublions pas que nous avons apporté les nôtres, et soupons. Demain, lorsque l'orage aura cessé, nous aviserons à prendre un parti.

On s'occupa alors de préparer le repas du soir, car si grande qu'eût été la fatigue, elle n'avait pu altérer l'appétit de ces vigoureux marcheurs. Au contraire, et les conserves, qui devaient leur suffire pendant deux jours encore, furent bien accueillies. Le biscuit n'avait pas été atteint par l'humidité, et, pendant quelques minutes, on put l'entendre craquer sous les dents solides de Dick Sand et de ses compagnons. Entre les mâchoires d'Hercule, c'était comme le grain sous la meule du meunier. Il ne croquait pas, il broyait.

Seule, Mrs. Weldon mangea à peine, et encore parce que Dick Sand l'en pria bien. Il lui semblait que cette courageuse femme était plus préoccupée, plus sombre qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Cependant, son petit Jack était moins souffrant, l'accès de fièvre n'était pas revenu, et, en ce moment, il reposait sous les yeux de sa mère dans une alvéole bien rembourrée de vêtements. Dick Sand ne savait que penser.

Il est inutile de dire que cousin Bénédicte fit honneur au repas, non qu'il donnât aucune attention ni à la qualité, ni à la quantité des comestibles qu'il dévorait, mais parce qu'il avait trouvé l'occasion favorable de faire un cours d'entomologie sur les termites. Ah ! s'il avait pu trouver un termitier, un seul, dans la fourmière abandonnée ! Mais rien !

—Ces admirables insectes dit-il, sans se préoccuper de savoir si on l'écoutait, ces admirables insectes appartiennent à l'ordre merveilleux des névroptères, dont les antennes sont plus longues que la tête, les mandibules très-distinctes, les ailes inférieures la plupart du temps égales aux supérieures. Cinq tribus constituent cet ordre : les Panorpartes, les Myrméoniens, les Hémérobien, les Termitines et les Perilides. Inutile d'ajouter que les insectes dont nous occupons, indûment peut-être, la demeure, sont des Termitines.

En ce moment, Dick Sand écoutait très-attentivement cousin Bénédicte. La rencontre de ces termites avait-elle éveillé en lui la pensée qu'il était peut-être sur le continent africain sans savoir par quelle fatalité il avait pu y arriver ? Le jeune novice était très-anxieux de s'en rendre compte.

LE SAVANT, MONTÉ SUR SON DADA FAVORI, continuait à chevaucher de plus belle.

—Or, ces termitines, dit-il, sont caractérisées par quatre articles aux tarses, des mandibules cornées et d'une vigueur remarquable. Il y a le genre mantispe, le genre raphidie, le genre termitie, souvent connus sous le nom de fourmis blanches, dans lequel on compte le termitie fatal, le termitie à corselet jaune, le termitie lucifuge, le mordant, le destructeur...

—Et ceux qui ont construit cette fourmière ?... demanda Dick Sand.

—Ce sont les belliqueux ! répondit cousin Bénédicte, qui prononça ce nom comme il eût fait des Macédoniens ou autre peuple antique, brave à la guerre. Oui ! des belliqueux et de toute taille ! Entre Hercule et un nain, la différence serait moindre qu'entre le plus grand de ces insectes et le plus petit. S'il y a parmi eux des ouvriers longs de cinq millimètres, des soldats longs de dix, des mâles et des femelles longs de vingt, on y rencontre aussi une espèce bien autrement curieuse, des "sirafous," longs d'un demi-pouce, qui ont des tenailles pour mandibules, et une tête plus grosse que le corps, comme des requins ! Ce sont les requins des insectes, et entre des sirafous et un requin aux prises, je parierais pour les sirafous !

—Et où observe-t-on plus communément ces sirafous ? demanda alors Dick Sand.

—En Afrique, répondit cousin Bénédicte, dans les provinces centrales et méridionales. L'A-

frique est, par excellence, le pays des fourmis. Il faut lire ce qu'en dit Livingstone dans les dernières notes rapportées par Stanley ! Plus heureux que moi, le docteur a pu assister à une bataille homérique, livrée entre une armée de fourmis noires et une armée de fourmis rouges. Celles-ci, qu'on appelle "drivers," et que les indigènes nomment sirafous, furent victorieuses.

Les autres, les "tchoungou," prirent la fuite, emportant leurs œufs et leurs jeunes, non sans s'être courageusement défendues. Jamais, au dire de Livingstone, jamais l'humeur batailleuse n'a été portée plus loin, ni chez l'homme, ni chez la bête ! Avec leur tenace mandibule qui arrache le morceau, ces sirafous font reculer l'homme le plus brave. Les plus gros animaux eux-mêmes, lions, éléphants, fuient devant elles. Rien ne les arrête, ni arbres qu'elles escaladent jusqu'à la cime, ni ruisseaux qu'elles franchissent en se faisant un pont suspendu de leurs propres corps accrochés les uns aux autres ! Et nombreuses ! Un autre voyageur africain, Du Chaillu, a vu défiler pendant douze heures une colonne de ces fourmis, qui pourtant ne s'attachaient pas en route ! Pourquoi s'étonner, d'ailleurs, à la vue de tant de myriades ? La fécondité des insectes est surprenante, et, pour en revenir à nos termites belliqueux, on a constaté qu'une femelle pondit jusqu'à soixante mille œufs par jour ! Aussi, ces névroptères fournissent-ils aux indigènes une nourriture succulente. Des fourmis grillées, mes amis, je ne sais rien de meilleur au monde !

—En avez-vous donc mangé, M. Bénédicte ? demanda Hercule.

—Jamais, répondit le savant professeur, mais j'en mangerai.

—Oh ?

—Ici.

—Ici, nous ne sommes pas en Afrique ! dit assec vivement Tom.

—Non... Non... répondit cousin Bénédicte, et cependant, jusqu'ici, ces termites belliqueux et leurs villages de fourmillères n'ont été observés que sur le continent africain. Ah ! voilà bien les voyageurs ! Ils ne savent pas voir ! Eh bien ! tant mieux, après tout. J'ai déjà découvert une tsetse en Amérique ! A cette gloire, je joindrai celle d'avoir signalé les termites belliqueux sur le même continent ! Quelle matière à un mémoire qui fera sensation dans l'Europe, et peut-être à quelque in-folio avec planches et gravures hors texte !...

Il était évident que la vérité ne s'était pas fait jour dans le cerveau du cousin Bénédicte. Le pauvre homme et tous ses compagnons, Dick Sand et Tom exceptés, se croyaient et devaient se croire là où ils n'étaient pas ! Il fallait d'autres éventualités, des faits plus graves encore que certaines curiosités scientifiques, pour les détromper !

Il était alors neuf heures du soir. Cousin Bénédicte avait longtemps parlé. S'aperçut-il que ses auditeurs, accotés dans leurs alvéoles, s'étaient endormis peu à peu pendant son cours d'entomologie ? Non, sans doute. Il professait pour lui. Dick Sand ne l'interrogeait plus et restait immobile, bien qu'il ne dormît pas. Quant à Hercule, il avait résisté plus longtemps que les autres ; mais la fatigue finit bientôt par fermer ses yeux, et avec ses yeux ses oreilles.

Cousin Bénédicte, pendant quelque temps encore, continua à disserter. Cependant, le sommeil eut enfin raison de lui, et il remonta jusqu'à la cavité supérieure du cône, dans laquelle il avait déjà élu domicile.

Un profond silence se fit alors dans l'intérieur de la fourmière, pendant que l'orage emplissait l'espace de fracas et de fœuf. Rien ne semblait indiquer que le cataclysme fût près de sa fin.

La lanterne avait été éteinte. L'intérieur du cône était plongé dans une obscurité absolue. Tous dormaient, sans doute. Dick Sand seul ne cherchait pas dans le sommeil ce repos qui lui eût été si nécessaire, cependant. Sa pensée l'absorbait. Il songeait à ses compagnons, qu'il voulait à tout prix sauver. L'échouement du *Pilgrim* n'avait pas marqué la fin de leurs cruelles épreuves, et de bien autrement terribles les menaçaient, s'ils tombaient entre les mains des indigènes.

Et comment éviter ce danger, le pire de tous, pendant ce retour à la côte ? Bien évidemment, Harris et Negoro ne les avaient point amenés à cent milles dans l'intérieur de l'Angola sans un dessein secret de s'emparer d'eux ! Mais que méditait donc ce misérable Portugais ? A qui en voulait sa haine ? Le jeune novice se répétait que lui seul l'avait encouru, et alors il passait en revue tous les incidents qui avaient signalé la traversée du *Pilgrim*, la rencontre de l'épave et des noirs, la poursuite de la balaine, la disparition du capitaine Hull et de son équipage !

Dick Sand se retrouvait alors, à quinze ans, chargé du commandement d'un navire, auquel la boussolle et le loch allaient bientôt manquer par la criminelle manœuvre de Negoro. Il se revoyait faisant acte d'autorité vis-à-vis de l'insolent cuisinier, le menaçant de l'envoyer aux fers ou de lui faire sauter la tête d'un coup de revolver ! Ah ! pourquoi sa main avait-elle hésité ! Le cadavre de Negoro aurait été jeté pardessus le bord, et tant de catastrophes ne se seraient pas produites !

Tel était le cours des pensées du jeune novice. Puis, elles s'arrêtaient un instant sur le naufrage qui avait terminé la traversée du *Pilgrim*. Le traître Harris apparaissait alors, et cette province de l'Amérique méridionale se transformait peu à peu. La Bolivie devenait l'Angola terrible, avec son fiévreux climat, ses bêtes fauves, ses indigènes plus cruels encore ! La petite troupe pourrait-elle y échapper pendant son retour à la côte ? Cette rivière, que Dick Sand recherchait, qu'il espérait rencontrer, les

conduirait-elle au littoral avec plus de sécurité, avec moins de fatigues ? Il n'en voulait pas douter, car il savait bien qu'une marche de cent milles dans cette inhospitalière contrée, au milieu de dangers incessants, n'était plus possible !

—Heureusement, se disait-il, mistress Weldon, ignore la gravité de la situation ! Le vieux Tom et moi, nous sommes seuls à savoir que Negoro nous a jetés à la côte d'Afrique, et qu'Harris nous a entraînés dans les profondeurs de l'Angola !

Dick Sand en était là de ses accablantes pensées, lorsqu'il sentit comme un souffle passer sur son front. Une main s'appuya sur son épaule, et une voix émue murmura ces mots à son oreille :

—JE SAIS TOUT, MON PAUVRE DICK, mais Dieu peut encore nous sauver ! Que sa volonté soit faite !

(La suite au prochain numéro.)

## HUMBERT, ROI D'ITALIE

Le roi Humbert ne se préoccupe nullement de l'effet qu'il produit sur les masses ; en revanche, depuis la mort de Victor-Emmanuel, la cour offre un exemple de moralité irréprochable, et la chronique, avide de scandales, ne trouve plus à glaner dans les antichambres du Quirinal. (On dirait que la reine Marguerite a purifié cette cour par le parfum de ses douces vertus. Et les ennemis les plus obstinés de la maison de Savoie ne parlent jamais de la charmante souveraine que sur un ton de respect et de sympathie.)

Le roi Humbert a hérité du roi Victor-Emmanuel le goût des choses militaires : c'est là sa seule passion, et sa figure froide s'illumine d'orgueil et de fierté lorsqu'il passe en revue ses chers soldats. Le roi d'Italie mène une vie toute militaire. Il se lève de grand matin et, lorsque le conseil des ministres se réunit à neuf heures, le roi a déjà expédié un grand nombre d'affaires. Il adore de monter à cheval, et il est très jaloux des chevaux qu'il monte. Même lorsque des princes étrangers se trouvent à Rome, il est fort rare que le roi Humbert leur offre un de ses chevaux de selle. Le prince héritier de Suède ayant passé un hiver entier à Rome, il y a deux ans, et désirant suivre les chasses, montait un cheval du prince Borghèse. Le roi ne s'était pas décidé à lui offrir un de ses magnifiques pur-sang. Le seul qui ait le privilège de monter les chevaux du roi c'est le marquis Ovigo, qui a été préposé aux écuries royales. Le marquis Ovigo est un *sportsman* accompli, et c'est à lui qu'on doit la tenue irréprochable des équipages royaux. Lorsque le roi Victor-Emmanuel vint à Rome, le service des écuries laissait beaucoup à désirer. Le roi Humbert, alors prince de Piémont, n'était pas habitué à suivre les grandes chasses dans la campagne romaine, et les gentilshommes de la société des chasses mettaient quelque peu en ridicule l'inexpérience du prince.

Aujourd'hui, le roi Humbert est à la hauteur des meilleurs cavaliers, et il affronte au *fox-hunting* les plus difficiles obstacles. Le roi a aussi une grande passion pour la chasse au sanglier, et il se rend presque chaque semaine, lorsqu'il est à Rome, au magnifique domaine de Castel-Porziano, vendu par le duc de Grazioli au roi Victor-Emmanuel pour la somme de quatre millions.

Le soir, le roi Humbert se retire de bonne heure. Il aime à causer après dîner avec ses aides de camp, qu'il traite en camarades, et qu'il accable de prévenances et de bontés. La cour, qui ne voyait presque jamais le roi Victor-Emmanuel, est devenue, sous le règne du roi Humbert, comme une grande famille, qui jouit du respect de tous. Ce n'est point seulement le désordre moral qui a pris fin avec la mort de Victor-Emmanuel. La liste civile et le patrimoine royal sont actuellement administrés avec la plus scrupuleuse régularité ; le roi Humbert a payé une grande partie des dettes de son père, et bientôt la maison royale sera entièrement déchargée de ce lourd fardeau.

Le gouvernement anglais se propose d'accorder aux Boers une constitution semblable à celle de la Confédération de la Puissance du Canada.



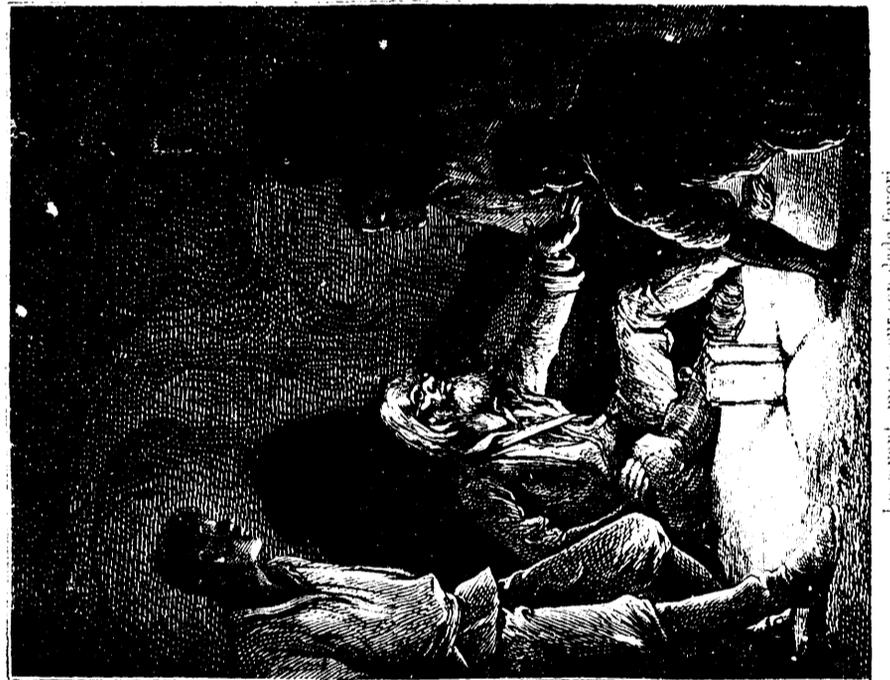
Dick et ses compagnons s'y glissent tout



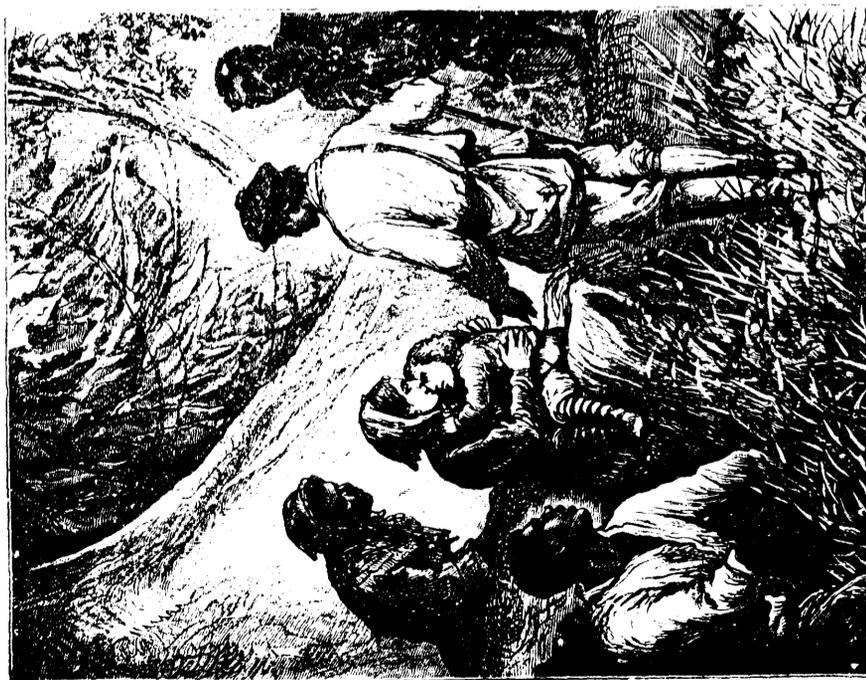
« Je sais tout, non ? » dit Dick



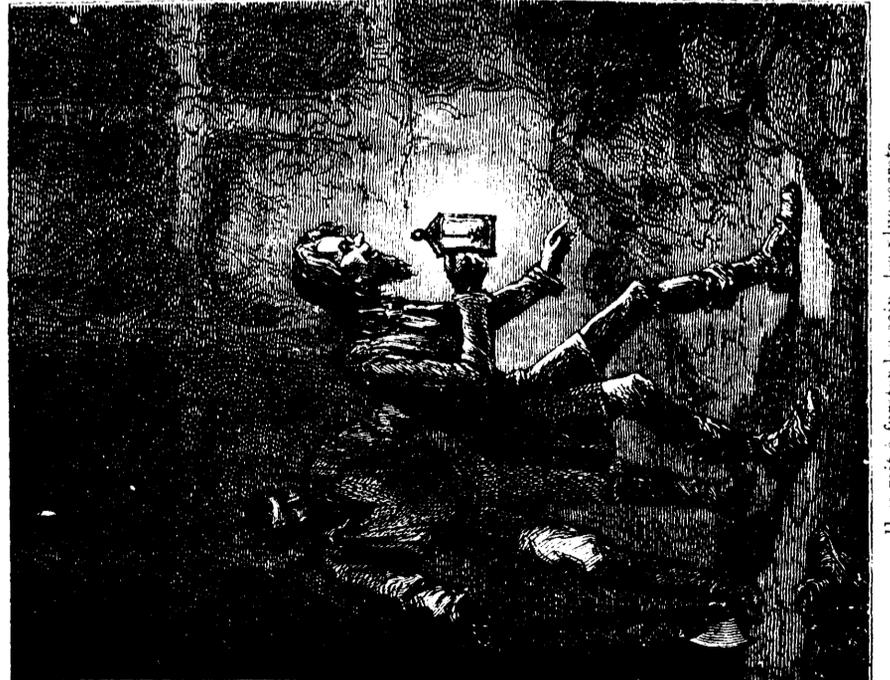
Un nouvel œdipe permit d'observer



Le savant, mort, sur son dada favori...



« Tu vas mieux mon Jack ? »



Il se mit à fureter les coins, les plus secrets

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département au "Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

No. 153.—ENIGMES

De figure triangulaire
Je me promène par les champs ;
Quand je caresse ma mère
Je la déchire avec mes dents.

Mlle ELMIRE DE LAGORGENDIÈRE, Portneuf.
No. 154

Mon premier chaque année se renouvelle,
Apportant à son début plaisirs et fêtes nouvelles.
La chaleur, ennemi de mon dernier,
Ne lui permet pas de paraître en été.

F. X. RINFRET, Matane.

No. 155.—LOGOGRIPE

De ville que je suis maintenant en Afrique,
Je serai, en me tournant, un port de la Baltique.

Mlle C. D., Québec.

QUESTIONS HISTORIQUES

No. 156.—Comment s'appelait la religion autorisée par les lois en Angleterre ?—Mlle ALICE AMANDA FORTIER, Ste-Scholastique.

No. 157.—En quelle année Québec fut-il érigé en évêché ?

No. 158.—MOTS CARRÉS

Mon premier sert à passer la rivière ou l'étang ;
Mon second, l'an huit cent, Califé musulman ;
Mon troisième est un historien Vénitien ;
Mon quatrième en trois parties se chante bien.

Madame E. B., Deschambault.

No. 159

C'est la femme la plus aimée ;
Un mouvement pour sauter mieux ;
Un poisson plat de l'eau salée ;
Ancien prince troyen, pieux.

V. P., Isle Dupas.

ENFANTILLAGES

No. 160.—Quatre pigeons s'abattent sur le bord du St-Laurent entre Trois Rivières et Québec. Qu'y font-ils ?—J. A. L., Berthier (en haut).

No. 161.—Qui est ce qui se laisse brûler pour garder un secret ?—Mlle EMMA DOMINIGUE, Arthabaskaville.

No. 162.—CINQ COMPARAISONS

Donner le ou les mots justes.

- 1. Malheureux comme les XXXXXXX.
2. Etr. innocent comme l'XXXXXX XXX XXXXX XX XXXXXX.
3. Travailler comme un XXXXX.
4. Etre XXXXXX comme job.
5. Etre XXXXXX comme une pie.

No. 163.—CHARADES

Mon premier, mon dernier sont en tout ressemblants ;
Et mon tout amuse bien les petits enfants.

Is. E. L., Québec.

No. 164

Mon premier invite au repos,
Et mon second peut inviter à boire ;
Mon tout sur les pas d'un héros
Vous conduisit, Canadiens, à la gloire.

B. E. P., Berthier (en haut).

No. 165

Mon premier met les vaisseaux à l'abri des tempêtes ;
Mon second est nouveau et ne vieillit jamais,

Mon tout, je l'aime, il a pour moi beaucoup d'attraits,
Chez lui je passerai mes plus beaux jours de fêtes.

Mlle CORINNE DE LAGORGENDIÈRE, Portneuf.

No. 166

Mon premier est en métal de cuivre,
Mon second est l'infinifitif d'un verbe neutre,
Mon entier fait rêver et revivre.

L. A. DUSABLON, Trois-Rivières.

No. 167

Mon tout cause mon premier
Qui affecte mon dernier,
Indispensable pour tester.

M. A. L. A., Berthier (en haut).

No. 168.—MOTS EN TRIANGLE.

Mon premier, à Québec, un juge canadien ;
Mon second recouvre le sol en ce moment ;
En voyage toujours vous recherchez mon troisième ;

Entre la Grèce et l'Asie est situé mon quatrième ;
Mon cinquième se voit bien souvent en musique ;
Et mon dernier aussi se voit dans "Scolastique."

C. D., Québec.

No. 169.—MOTS EN LOSANGE A COMPLÉTER

G . . . . .
S . . . . . L
S . . . . . N
G . . . . . D
L . . . . . D
N . . . . . D
N

Madame E. B., Deschambault.

ONT DEVINE :

Dame O. C., Montréal : Nos. 140, 141, 151, 152.

Mlle Nélida Dagenais, Montréal : Nos. 140, 141, 144.

Mlle L. Jutras, Plessville : Nos. 141, 145, 151.

Mlle Alice Amanda Fortier, Ste-Scholastique : Nos. 138, 141, 142, 145.

Mlle Rachel de Lanothe, St-Martin : Nos. 140, 141, 142, 145.

Mlle M. L., St-Hugues : Nos. 140, 141, 145, 141, 142, 143, 144.

Mlle Eva Ranger, Saint-Polycarpe : Nos. 140, 141, 142, 143, 144.

Dame O. Montminy, St-Gervais : Nos. 135, 152.

Mlle Eug. Cinq-Mars, Montréal : Nos. 140, 141, 145, 151.

Mlle A. Joncas, Matane : Nos. 136, 139, 140, 141, 145.

Dame Rinfret, Matane : Nos. 146, 150, 151, 152.

A. L. S., St-Martin : Nos. 140, 141, 142, 145.

G. P., St-Norbert d'Arthabaska : Nos. 140, 141, 145.

Avila Ranger, St-Polycarpe : Nos. 140, 141, 142, 145.

V. P., Isle Dupas : Tous, excepté 144.

Is. Enoch Lepage, Québec : Tous, excepté 138 et 139.

B. E. P., Berthier (en haut) : Tous, excepté 150.

Charles J. Leclair, Ste-Thérèse : Nos. 139, 140, 141, 142, 143, 145.

M. L. A., Berthier (en haut) : Tous, excepté 152.

Auguste C. Denis, Montréal : Nos. 141, 140, 145, 150, 151.

J. A. B. St-Augustin, Montréal : Nos. 140, 141, 151, 152.

J. C. Dupuy, Sherbrooke : Nos. 140, 141, 145.

Alf. Guévremont, Sorel : Nos. 131, 135, 137.

Alcide Brulé, Vaudreuil : Nos. 139, 140, 141, 142, 145, 147, 148, 149, 150, 151, 152.

F. X. Rinfret, Matane : No. 152.

J. B., L'Assomption : Nos. 131, 134, 135, 137, 140, 141, 142, 145.

SOLUTIONS

No. 138. Papier ; No. 139. Ongie ; No. 140. Charlemagne ; No. 141. Elise ;

No. 142. No. 143.

J O S U E O I S E
O D E R O I S E
S E M I S A
U R S E
E E

No. 144. Cou-de-pied ; No. 145. Pô-ly-carpe ; St-Polycarpe ; No. 146. Pré-pon-dé-rance ;

No. 147. No. 148.

L A R D B A A L
A C H E A L L E
R H I N A L U N
D E N T L E N S

No. 149. Mil-an ; No. 150. Or-froid, Orfroï ; No. 151. Douleur ; No. 152.

Table with 4 columns and 4 rows of numbers: 1 15 14 4 34, 12 6 7 9 34, 8 10 11 5 34, 13 3 2 16 34, 34 34 34 34

PETITE MESAVENTURE.—Il y a à peine un mois, nous annonçons à nos pratiques le départ, d'avec nous, du tailleur, M. Lamontagne. Nous nous félicitons en même temps alors, de l'engagement de M. R. Maillet pour le remplacer. Aujourd'hui nous nous trouvons dans la pénible nécessité de dire, pour des raisons absolues et indépendantes de notre volonté, nous avons été forcés de renvoyer M. Maillet. M. F. X. Malo, dont la réputation comme tailleur n'a pas besoin de réclame, sera désormais en charge de l'atelier des tailleurs. Mettant toute notre attention à entretenir constamment l'assortiment le plus riche, le mieux choisi et le plus considérable en tweeds que l'on puisse désirer et à des prix plus bas qu'ailleurs, nous entretenons l'espoir que vous viendrez prochainement faire votre emplette du printemps et que vous confierez vos ordres à M. Malo, qui ne manquera pas de vous satisfaire.—DUPUIS FRÈRES, 605, Rue Ste Catherine, coin de la rue Amherst. Aux deux boules noires, Montréal.

PROGRÈS.—Depuis quelques années la rue Ste-Catherine a pris des proportions telles, que les autres rues commerciales semblent devoir tôt ou tard lui céder le pas pour le commerce de nouveautés. Un nouveau magasin doit bientôt être ouvert par deux jeunes gens bien connus dans le commerce sur la rue Ste Catherine. M. J. A. Gravel, commis chez MM. A. Pilon et Cie., et M. Alex. Thibault, commis chez MM. Du Bois Frères, ont formé une société sous la raison sociale de Gravel et Thibault et doivent bientôt ouvrir un magasin de nouveautés au No. 587, rue Ste-Catherine (entre les rues Amherst et Wolfe) avec un assortiment choisi des marchandises les plus nouvelles et du dernier goût. MM. Gravel et Thibault ont acheté leur stock à des conditions très-avantageuses et sont par conséquent en mesure de vendre dans des conditions exceptionnelles de bon marché, aussi nous n'hésitons pas à recommander à nos lecteurs de leur faire une visite pour leurs emplettes du printemps.

Deux petites filles noyées par leur grand-mère

Les époux Touchard, habitant à Vendôme, ont deux enfants, Marie-Léontine, âgée de cinq ans, et Augustine-Marie, âgée de dix-neuf mois. Le 18 novembre dernier, Touchard venait d'être arrêté sous l'inculpation de vol, et les agents de police Lacdit et Lechat se rendaient à son domicile pour y procéder à l'enlèvement de nombreuses pièces à conviction.

Parvenus à leur destination et ayant pénétré dans la maison, ils trouvèrent la femme Touchard et la veuve Crinière, sa mère, couchées toutes les deux dans le même lit et faisant entendre des plaintes inarticulées. Comme ils interpellèrent ces femmes, tant au sujet d'un jupon mouillé jeté au pied du lit, que sur l'absence de leurs enfants, la femme Touchard répondit que les petites filles étaient dans le puits, où elle-même et sa mère venaient de tenter de se noyer.

Courant au puits, les agents y trouvèrent deux cadavres : celui d'Augustine-Marie reposait sur la margelle, celui de Marie-Léontine, demeuré dans l'eau, en fut immédiatement retiré. Appelées à s'expliquer, la femme Touchard et la veuve Crinière ont déclaré qu'effolées à la pensée d'être impliquées dans la poursuite dont Touchard était l'objet, elles avaient résolu de se noyer avec les deux enfants. Dans le but de réaliser ce dessein, elles s'étaient, vers une heure, rendues au puits situé derrière leur maison, et y étaient toutes deux descendues, la veuve Crinière tenant dans ses bras Marie-Léontine, et la femme Touchard, Augustine Marie. Ne parvenant pas à se noyer et leurs jupes les empêchant de couler à fond, elles étaient rentrées abandonnant le corps des deux enfants. L'information n'a pas modifié les parties essentielles de ce récit, mais le mobile du crime ne se dégageait pas aussi nettement que l'indiquaient les deux femmes.

Auraient-elles cédé à un autre sentiment que celui de la crainte, et l'intérêt les aurait-elle guidées, sinon toutes deux au moins l'une d'elles ? On a retrouvé au domicile de Touchard la grosse d'une obligation de 700 francs souscrite le 1er juin 1876, par les époux Chapillon, au profit de Marie-Léontine. Ces 700 francs provenaient de la communauté ayant existé entre la veuve Crinière et son défunt mari, car, dans la pensée de cette inculpée, pensée erronée, mais qu'elle croyait juste, elle avait droit, au cas de précédés de Marie-Léontine, à une somme de 350 francs ; si cette particularité a arrêté l'attention, c'est que c'est la veuve Crinière qui, la première, a émis l'idée de se noyer avec les enfants et qui a proposé de se jeter dans le puits.

Les renseignements recueillis sur les deux femmes leur furent favorables ; elles n'avaient jamais été condamnées avant le 31 décembre dernier, époque à laquelle toutes deux ont encouru la peine d'un mois de prison, pour complicité dans les vols dont Touchard avait à répondre devant le tribunal de Vendôme.

La veuve Crinière et la femme Touchard furent traduites devant la cour d'assises de Loir-et-Cher qui viennent d'acquitter la mère et de condamner la grand-mère à sept ans de réclusion.

Un conseil.—Empesage du linge : Aux Etats-Unis, les repasseuses se servent d'une composition qui communique au linge un éclat et un poli remarquables, et sur lequel la poussière, comme les impuretés de toute sorte, ont moins d'adhérence. Il a, de plus, moins de dureté et de cassant, sans être moins ferme. A une pinte d'empoire de densité ordinaire qu'on vient de préparer, en creux bouillante, on ajoute, divisé en morceaux de matière d'une bougie de bonne qualité, une quantité de deux pouces de longueur de bougie, qui s'y liquéfie. On agite, de manière à obtenir un mélange bien homogène. Le linge, imprégné de cette composition, est repassé avec un fer chaud, bien propre.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 17 mars 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

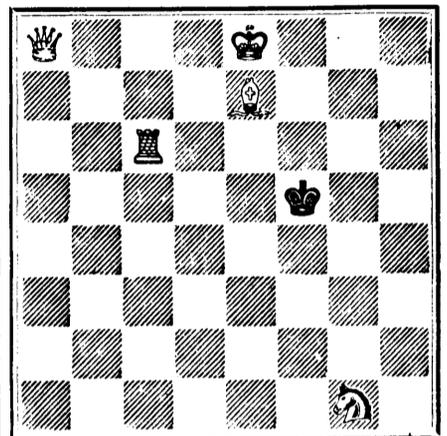
Problème No. 263.—MM. Z. Delaunais, F. Côté, Québec ; T. Gagnier, Montréal ; A. C., St-Jean ; L. O. P. Sherbrooke ; T. Lacasse, Lowell, Mass.

—Vu la longueur de la partie que nous publions aujourd'hui, nous renvoyons à la semaine prochaine les quelques nouvelles que nous avons préparées pour ce numéro.

PROBLÈME No. 265

Composé par M. le Dr BARRIER, France.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

Solution du problème No. 263.

Les Blancs jouent.

Blancs. Noirs.
1 T 6e CD 1 R 4e R
2 D 4er R, échec 2 R 3e D
3 D 7e D, mat.

Et autres variations.

Les Noirs jouent.

Noirs. Blancs.
1 D 8e TD, échec 1 R 5e C
2 F 8e FR, échec 2 P couvre
3 F pr P, mat.

139e PARTIE

Première partie du match entre le capitaine Mackenzie et M. Max Judd.

Gambit écossais.

Blancs. M. JUDD. Noirs. M. MACKENZIE.

- 1 P 4e R 1 P 4e R
2 C 3e FR 2 C 3e FD
3 P 4e D 3 P pr P
4 C pr P 4 F 4e FD
5 F 3e R 5 D 3e FR
6 P 3e FD 6 CR 2e R
7 F 4e FD 7 C 4e R
8 F 2e R 8 D 3e CR
9 Roquent (1) 9 P 4e D (2)
10 D pr PR 10 D pr PR
11 T 1er R 11 D 6e D
12 CD 2e D 12 Roquent
13 C 5e FR (3) 13 D pr C
14 F pr F 14 T 1er R
15 C 3e FR 15 C pr C, échec
16 F pr C 16 F 3e R
17 P 4e FD (4) 17 P 3e FD
18 F pr C 18 T pr F
19 P pr P 19 P pr P
20 D 4e D 20 T 2e D
21 T 5e R 21 D 3e FR
22 TD 1er R 22 P 3e TR
23 F 1er D 23 P 3e TD
24 P 4e FR 24 T 2e FD
25 F 3e CD 25 TD 1er FD
26 D 3e D 26 D 3e CR
27 TR 2e R 27 T 4e FD
28 R 1er T 28 P 4e TD
29 P 3e TR 29 D 6e CR
30 P 5e FR (5) 30 F pr PF
31 F pr P 31 T 7e FD
32 D 1er D 32 T pr T
33 D pr T 33 T 2e FD
34 T 1er D 34 R 3e T
35 F 3e CD 35 F 3e CR
36 D 8e R 36 P 4e TR
37 T 1er FR 37 P 5e TR
38 D 2e R 38 D 4e CR
39 F 4e FD 39 T 2e R
40 D 2e FR 40 F 5e R
41 R 2e T 41 P 4e FR
42 D 2e R 42 T 2e D
43 T 2e FR 43 P 3e CR
44 P 4e TD 44 D 5e C, échec
45 R 1er C 45 T 5e D
46 P 3e CD 46 P 5e FR
47 D 4e CR 47 D pr D (6)
48 P pr D 48 P 4e CR
49 T 2e R 49 R 2e C
50 R 2e F 50 R 3e F
51 T 2e CD 51 R 4e R
52 F 2e R 52 F 4e D
53 F 3e F 53 F pr F
54 P pr F 54 T 6e D
55 P 4e CD 55 P 3e C
56 P pr P 56 P 1er P
57 T 8e C 57 T 4e D
58 R 2e R 58 R 3e D
59 R 2e F 59 R 6e F
60 T 8e FR 60 R 5e C
61 T 5e FR 61 T pr T
62 P pr T 62 R 4e FD

Et les Blancs abandonnent Temps : 7 1/2 heures.

NOTES PAR M. MACKENZIE.—(Condensées.)

- (1) F 3e FR est, croyons-nous, généralement joué dans cette position, mais M. Judd a préféré laisser le PR en prise afin de développer plus rapidement sa partie.
(2) Plus fort que de prendre le PR avec la Dame.
(3) Le meilleur coup dans cette circonstance.
(4) F prend C, avec l'intention de gagner le PD, n'aurait pas été une bonne réponse.
(5) Bien joué.
(6) Si PR 6e F, les Blancs ont une excellente réplique par D 6e R.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J. E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

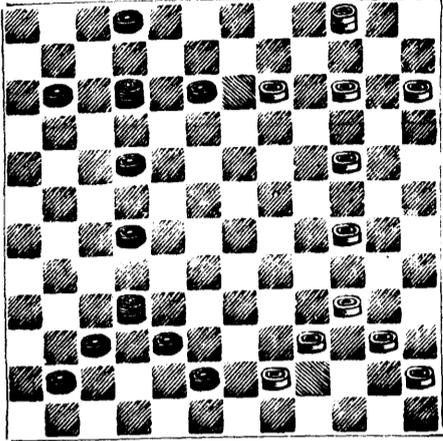
Solutions justes du problème 256

Montréal: MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon.

PROBLÈME No. 257

Composé par M. P. D. LÉTOURNEAU, North Brookfield, Mass.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent Solutions justes du problème 256

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Lists numbers 62-72 and 42-51.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 11 mars 1881.

Large table listing market prices for various goods like flour, grains, dairy, and meats.

Marché aux Bestiaux

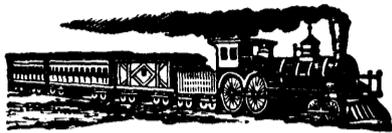
Table listing prices for various types of meat and animal products.



QUINA-LAROCHE

ÉLIXIR VINEUX (Extrait des 3 Quinquinas) Apéritif. Fortifiant, Fébrifuge. recommandé contre les AFFECTIONS D'ESTOMAC, ANÉMIE, MANQUE DE FORCES, SUITES DE COUCHES, LANGUEUR, FIÈVRES INVÉTÉRÉES, etc.

Agents pour le Canada, MM. Lavolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame Montréal.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 23 DEC. 1880.

Table showing train departure and arrival times for various routes like Ottawa, Québec, and St. Jérôme.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Bureaux Général, 13, Place-d'Armes BUREAUX DES BILLETS: 12 PLACE D'ARMES, 2-2 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

Advertisement for Poudre à Pâte Victoria, featuring a portrait of a woman and text about its quality and availability.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à nos bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens éta blissements de Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre.

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la mille 40 agents. Échantillons, 10 cts. U. S. CARD Co., Northford.

LA POUDRE ALLEMANDE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Mercier, Beausoleil & Martineau AVOCATS, No. 55, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HON. H. MERCIER, ex-Solliciteur-Général, député de St-Hyacinthe.—CLEOPHAS BEAUSOLEIL, autrefois syndico officiel.—PAUL G. MARTINEAU, B.C.L.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique.—\$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties.

Jos. GAUDET, Ptre, Directeur. J. J. MARSAN, 6er, M. C. A., Professeur et gérant.

ASSURANCE FINANCIERE

De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des Bons d'Escompte de l'Assurance Financière.

Il ne vous coûte rien que la peine de les demander! Quand vous en avez pour \$20 entre les mains, il vous suffit de les envoyer soit à Montréal à la caisse, soit à l'agent du district, qui vous donne en échange une Police de \$20, numérotée, à votre nom, garantie par des Titres de rentes du Gouvernement Français.

Cette avance, par un mode de capitalisation et de mutualité particulier à l'Assurance Financière, explique tous les avantages que cette institution offre aux consommateurs et aux marchands.

Des manuels, programmes, sont adressés franco à tous ceux qui en font la demande aux bureaux de l'Assurance Financière, 17, rue St-Jacques, Montréal.

Forrest, Patenaude & Cie., AGENTS GÉNÉRAUX, 17, rue St-Jacques, Montréal.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces 41, PARK ROW (bâtime du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE Brochure de 34 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une réimpression est faite aux Libraires et aux Agents de la CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

CE JOURNAL se trouve sur la Hesse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés par les annonces de NEW-YORK.

50 Cartes-Chromos lithographiés. No. 2, 10 cts Gros troussé pour les agents, 10 cts. GLOBE CARD Co., Northford Ct.

NOUVEAU PROCÉDE

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY, l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

AVIS! The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLE GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIETAIRE ET EDEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITED).